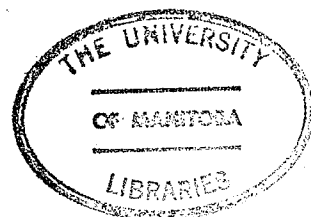


Benglet, Delphine
M.A., 1924

PORT-ROYAL ET RACINE.

PLAN:

- A. PORT-ROYAL ET LE JANSENISME
- B. BIOGRAPHIE DE RACINE ET SES RELATIONS AVEC PORT-ROYAL
- C. INFLUENCE DE PORT-ROYAL SUR L'OEUVRE DE RACINE
 - (a) Culture grecque
 - (b) Education chrétienne
 - (c) Conciliation de ces deux empreintes
 - (d) Développement de la sensibilité et
de l'imagination de Racine
- D. INFLUENCE DE PORT-ROYAL SUR L'ART DE RACINE
 - (a) Simplicité d'action
 - (b) Principes d'actions
 - (c) Langue de Racine
 - (d) Formation classique
 - (e) Conclusion



PORT-ROYAL ET RACINE.

PORT-ROYAL ET LE JANSÉNISME.

Lorsque le voyageur traversant la vallée de Chevreuse, laisse son regard s'arrêter sur le pittoresque emplacement de ce qui fut jadis le couvent de Port-Royal-des-Champs, il ne peut s'empêcher de reporter sa pensée vers les esprits transcendants qui occupèrent cette solitude, et vers la fameuse lutte théologique qui fut le prétexte de tant d'œuvres philosophiques et littéraires.

On sait que depuis le moyen-âge, les cloîtres et les monastères avaient été le refuge des Sciences, des Lettres et des Arts. Au Ve siècle, à ce moment terrible qui suivit la chute de l'empire des Césars, les invasions successives des peuplades étrangères se ruant sur le monde antique, allaient en éteindre les lumières et replonger dans les ténèbres de la barbarie, cette belle civilisation grecque et romaine, la gloire des anciens âges.

La religion chrétienne devint la digue opposée à ce flot envahissant. Non seulement elle adoucissait les mœurs par ses principes évangéliques; mais encore elle conservait dans ses couvents, comme un dépôt précieux, sacré et pour ainsi dire caché, ces germes de connaissances humaines, si péniblement acquises et qu'elle allait se charger de développer encore.

Grâce à elle, c'est-à-dire à ses moines, à ses ascètes qui élaboraient dans la solitude et le recueillement tant d'importants travaux de premier ordre, la civilisation, qui eût péri, ne fit que sommeiller; et encore ce fut pour se réveiller plus grande et plus forte, lorsque la morale du Christianisme eut renouvelé la société païenne.

L'Eglise devint alors la lumière du monde; sous son influence, les écoles, les chaires se fondèrent et l'on y enseigna d'une part les premiers éléments de l'instruction, et de l'autre la belle doctrine si vaillamment prêchée au siècle précédent, par les premiers Pères de l'éloquence: les Saint-Augustin, les Chrysostôme, les Saint-Jérôme, etc.

Il serait impossible d'énumérer toutes les innombrables productions de l'esprit humain, qui se firent jour sous cette impulsion, tant en art qu'en sciences: lettres, scolastique et philosophie.

Les riches manuscrits qui nous ont été conservés malgré leur artistique exécution, ne peuvent donner qu'une faible idée de la patience et de la puissance d'observation, qui caractérisaient ces infatigables chercheurs, au milieu de leur existence sans trouble et sans bruit.

La découverte de l'imprimerie en généralisant l'étude des lettres, enleva aux moines un peu de leur prestige exclusif. Pourtant, les sérieux travaux continuèrent dans l'intérieur des couvents, et c'est là que se trouvaient encore les grands savants, soit qu'ils en sortissent, par le fait des études mo

nascées, soit qu'ils y fussent entrés pour se livrer plus facilement à leurs goûts et à leurs recherches.

Parmi ces retraites, où le temps se trouvait partagé entre l'étude et les exercices de la pénitence, la paisible maison de Port-Royal tint une place d'honneur au 17^e siècle.

Port-Royal était une abbaye de religieuses bénédictines: elle avait été fondée au 13^e siècle. Elle fut réformée au 17^e siècle par une jeune abbesse de 19 ans, la Mère Angélique Arnauld qui fut encouragée dans sa généreuse entreprise par Saint François de Sales. En 1626, les religieuses abandonnèrent le vallon malsain et la maison trop étroite de ce Port-Royal pour s'établir à Paris. L'abbaye qu'elles avaient quittée devint la résidence d'hommes du monde, de savants et de prêtres qui sont connus sous le nom de Solitaires ou de Messieurs de Port-Royal. Pendant près d'un demi-siècle, ils y menèrent une vie de pénitence et d'études, et ils s'y occupèrent pendant une vingtaine d'années, de l'éducation de jeunes gens d'élite. Cependant l'abbé de St-Cyran avait introduit dans la communauté des religieuses de Paris les nouveautés jansénistes, qui furent l'origine de tribulations multiples dont Port-Royal de Paris et Port-Royal-des-Champs furent agités jusqu'à la fin de leur existence.

Nous n'avons pas l'intention de faire entrer, dans le cadre si restreint de ce modeste travail, tous les détails concernant l'abbaye de Port-Royal; il importe toutefois de mettre en lumière les principaux personnages dont les noms sont restés attachés à cette institution, célèbre à un double point de vue

comme foyer intellectuel et comme foyer jansénisme. Parlons d'abord de l'âme dirigeante de ce mouvement, Saint-Cyran.

Vers l'an 1608, Duvergier Hauranne, plus tard connu sous le nom de Saint Cyran, se lia d'une amitié étroite avec Corneille Jansen ou Jansénius et lui procura, dit-on, une place de précepteur. Dès ce moment, Duvergier commença à exercer une influence décisive sur l'avenir de son ami. Tout jeune, Duvergier avait, paraît-il, cette physionomie caractéristique que Sainte-Beuve a décrite d'après le tableau de Philippe de Champagne " cette figure toute rentrée, ramassée, compliquée et plissée de mille rides; un de ces fronts inégaux et fouillés qui ne trouvent leur beauté qu'en tournant au vieillard ". Le moral répondait au physique. Exalté, fin, souple, étroit, obstiné, retort, dominateur, son esprit d'une activité étonnante, débordante, était aussi compliqué que son visage. Duvergier était né en 1581, à Bayonne, d'une famille noble et riche, et avait fait ses études chez les Jésuites. Il ne tarda pas à découvrir chez son ami un sourd mécontentement. Il en connut bientôt la cause. Jansen, habitué à méditer à l'école du baïenniste Janson, sur les grands problèmes de la grâce et de la prédestination, et à les examiner à la lumière de l'Écriture et des Pères, s'était trouvé déconcerté en entendant les docteurs parisiens, sous la direction du chancelier Duval, ne dissenter que sur les questions secondaires des rapports à établir entre le roi, le Saint-Siège et les évêques. On était en effet au temps des controverses soulevées par le gallica-

médecine, admettant l'existence de maladies, et cette œuvre
 ne saurait Augustin de l'humanité nature, agissant
 à lui donner le titre plus général " Augustinus seu doctri-
 de, Institutum " Belli apologetici " on se décide plus tard
 ciens l'ère et en particulier de saint Augustin. L'ouvrage
 théologiques que la doctrine de saint Augustin était bien celle des an-
 tiquaires ou l'on établissait, par des textes nombreux et au-
 Le but de tant d'efforts était la composition d'un
 qu'il tenait de son maître à l'ère de la sainte étude
 rapporte que l'ère de l'humanité n'est pas la même
 qu'il ne devait échapper que son lit de mort. Un témoin
 et y pourrissait, sans trêve ni repos, l'œuvre colossale
 élève. Le laborieux Flaminio était stimulé par son hôte, y commen-
 vaient même autrefois saint Basile et saint Grégoire de Na-
 leur retraite studieuse à la vie pénitente et seconde qu'e-
 plus graves historiens du jansénisme, non clément, com-
 jansénisme accepta l'œuvre. C'était en 1641. Un des
 dogme et la discipline de l'Eglise.
 fait sans doute à restaurer dans la pureté primitive, le
 des anciens l'ère, et surtout de saint-Augustin, on arrive
 une solitude laborieuse, où de concert, on se nourrissant
 que l'ère avait commencé, l'œuvre était offerte à jansénisme
 mener jusqu'au bout le grand mouvement des restaurations
 de son ami. En quel lieu ne songerait à reprendre, à
 même d'Alphonse Richer. l'œuvre exploitée cet état d'âme

intellectuelle n'était elle-même, dans l'esprit de Duvergier, qu'un des éléments de la vaste réforme qu'il avait dès lors rêvé de réaliser dans l'Eglise. Sa correspondance avec Jansénius, qui devient très active à partir de 1617, lorsque celui-ci est de retour à Louvain, ne laisse aucun doute à ce sujet. La grande entreprise qu'on prépare, c'est " Pillemot ". Jansénius, c'est " Sulpice ". Duvergier de Haureanne s'appelle " Hongart ", ou Durillon ou Calias; les Jésuites, " Chimer " ou " Porrie "; saint Augustin " Seraphie " etc. On s'y entretient mystérieusement " d'arbres " à planter, de " maisons " à construire, de " bateaux " à équiper. On s'indigne contre le Pape. On craint que Rome ne fasse à Jansénius le tour qu'elle a fait à d'autres avant que toutes choses soient mûres. Enfin, dans une lettre de Jansénius à la date du 2 juin 1623, se trouvent ces lignes significatives où l'on peut entrevoir, dans sa première idée, toute l'organisation de Port-Royal: " De telles gens (les religieux) sont étranges quand ils épousent quelque affaire et je juge par là que ça ne serait pas peu de chose si Pillemot fût secondé par quelque compagnie semblable ".

Nous verrons bientôt comment ces rêves furent comblés.

En 1620, Mère Angélique réalisait de nombreuses réformes dans deux abbayes célèbres, à Port-Royal et à Maubuisson. L'abbé de Saint-Cyrus avait suivi d'un oeil attentif les événements. En 1621, il avait hasardé une visite à la Mère Agnès à Port-Royal. Le 4 juillet 1623, il avait écrit à la Mère Angélique pour la féliciter de sa conduite à Maubuisson. Il venait

de recevoir la fameuse lettre du 2 juin. L'organisation de Pillemot était toute trouvée. Port-Royal en serait le foyer et la haute société dans laquelle Arnauld d'Antilly, père de Mère Angélique, venait de faire pénétrer Saint-Cyran, en fournirait les cadres. Les relations de l'abbé avec la supérieure de Port Royal gardèrent pendant plusieurs années un caractère superficiel. Elles ne prirent un caractère d'intimité qu'à partir de 1630, à l'occasion d'un petit écrit mystique que venait de composer une des sœurs de la Mère Angélique, et qu'elle avait intitulé " Le chapelet du Saint Sacrement ". C'était une méditation en seize points, en l'honneur des seize attributs de la divinité de Jésus-Christ: l'inaccessibilité, l'incompréhensibilité, l'incommunicabilité, l'illimitation, etc, etc, en un mot, tous les attributs capables de nous montrer le Sauveur comme un maître inaccessible pas un de ceux qui nous portent à le considérer comme un père et un ami.

Saint-Cyran, consulté par la Mère Angélique, lut et relut le petit écrit. Rien ne lui parut plus capable de passer dans le domaine pratique des spéculations théologiques de Jansénius. Une commission de docteurs de Sorbonne, ayant condamné le livre Saint-Cyran, prit la défense de l'écrit et le commenta.

Cette intervention active le mit en rapports avec M. Zamet évêque de Langres, qui travaillait alors de concert avec la Mère Angélique, à fonder un Institut ayant pour but spécial l'adoration du Saint Sacrement. Le Chapelet secret en devait être le programme mystique. Saint-Cyran fut appelé à cette nou-

velle fondation et y introduisit son esprit. La Mère Angélique se jeta passionnément dans les doctrines nouvelles. Elle entraîna ses filles après elle; si bien que M. Lamet, après une absence de quelques mois, trouva la communauté transformée. Quand il voulut revenir aux anciennes pratiques, l'abbesse fut intraitable. Saint-Cyran intervint. Angélique installa la Mère Geneviève à sa place et partit pour Port-Royal, où la direction de Saint-Cyran allait s'exercer sans contrôle.

Port-Royal était gagné. Le centre d'action que désirait jansénisme était trouvé et fondé. Mais les ambitions de Saint-Cyran allaient au delà. Il voulait grouper autour de ce centre de pénitents, ceux dont il pourra dire aux dernières heures de sa vie: " J'en laisse douze plus forts que moi". Plus forts peut-être parce qu'ils étaient plus aveuglés, plus tranquilles dans leur erreur, grâce à leur formation que leur avait donnée Saint-Cyran; mais à coup sûr, au moins pour quelques-uns, d'une âme plus haute, plus sereine et plus pure que celle de leur triste guide.

Le premier que l'abbé réussit à attirer et à fixer à Port Royal fut Antoine Le Maître, célèbre avocat, neveu de la Mère Angélique Arnauld. Il joignait à une haute intelligence, cette inquiétude passionnée qui est le fond de certaines "âmes de tem pête". Il avait vécu une vie mondaine, mais il se convertit à la mort de sa mère; et, à trente ans, il se retira à Port-Royal, où en esprit de pénitence, il s'appliqua aux travaux les plus humbles de la campagne. Il ne fut jamais prêtre, mais il

exerça néanmoins une grande influence à Port-Royal.

On vit bientôt, autour de lui, Simon Le Maître de Séra-court, ce frère cadet D'Antoine, lequel avait connu officier, les plus brillants états de service. On l'avait cru mort au siège de Philippbourg; il n'était que blessé et prisonnier. Il parvint à s'échapper et retrouva, avec une stupéfaction profonde, son frère enseveli dans une austère retraite. " Que prétendais-je avec mon éloquence ", lui dit M. le Maître, " et que prétendez-vous vous-même par tous vos travaux et vos combats ? Jamais je ne me suis trouvé plus heureux que depuis que je n'ai plus enfilé ma robe; vous éprouveriez le même bonheur, si vous renonciez à l'épée ". Il y renonça sur-le-champ et partagea avec Antoine la vie solitaire qu'il avait embrassée. Le plus jeune des Le Maître, M. de Méczy, les avait précédés dans la voie. Les principes jansénistes brillaient en lui de tout leur éclat; son don spécial était la crainte du Seigneur, une crainte si forte qu'elle le retint vingt ans au bas des marches de l'autel sans qu'il osât les franchir. Ce ne fut que sur les instances de M. Singlin, qu'il s'y résolut (1650)

Antoine Singlin était le disciple préféré; celui-là, quoique prêtre, avait passé six mois sans célébrer la messe, au premier mot que lui en avait dit M. de Saint-Cyrus. C'était un esprit borné, dur, étroit, entêté dans ses idées, qui recevait d'inspirations que de son maître. Très renfermé, extrêmement circonspect, il était organisé à merveille pour être à la

tête d'une cabale.

Parmi les autres solitaires, nous rencontrons Claude Lancelot, le futur auteur des " Machines grecques " qui devait rendre tant de services dans les petites écoles de Port-Royal; M. de la Rivière qui fut établi garde du bois et qui traduisit à ses loisirs les oeuvres de sainte Thérèse; M. Hamon, docteur en médecine et qui devint le médecin de la communauté. Tous ces hommes, bourgeois ou grands seigneurs, laïques ou prêtres, avaient pour la Mère Angélique une espèce de culte.

Saint-Cyran avait la compagnie rêvée. Il s'appliqua à lui infuser sa doctrine: un dogme désespérant, reposant sur la croyance à la prédestination, au serf-arbitre et au petit nombre des élus; une morale inhumaine à force d'austérité, proscrivant la poésie, rabaisant le mariage, comprimant toutes les affections de la famille, tous les attrait de la nature; une liturgie sans éclat; la discipline hiérarchique attaquée dans ce qu'elle a de plus essentiel: dans l'autorité du Pape, dont on discute les décisions, dans celle des évêques qu'un seul péché grave prive de leurs pouvoirs.

Il n'y avait donc pas à se faire illusion; on se trouvait en présence d'une vraie secte, mais une secte qui prétendait ne pas se séparer de l'Eglise catholique. Cette secte avait son chef, Saint-Cyran; son centre d'action, Port-Royal; ses intelligences avec la haute société, par les solitaires et les grandes dames retraitantes. Elle avait sa doctrine, elle allait avoir son docteur, dont l'oeuvre était impatiemment attendue.

Jansénius. Une pareille organisation était de nature à constituer un péril pour l'état. Richelieu ne pouvait ignorer ni dédaigner ce péril, il ouvrit une enquête. Plusieurs dépositions, notamment celle de M. de Caulet, furent accablantes pour le parti. Saint-Cyran fut représenté comme un révolutionnaire, exerçant une autorité absolue sur son entourage, et résolu à bouleverser l'Eglise, sous prétexte de la réformer. Au mois de mai 1638, Saint-Cyran était enfermé au donjon de Vincennes.

Les premières heures de l'emprisonnement furent terribles; Les témoignages nous le montrent plongé dans une nuit affreuse, doutant de lui, de sa doctrine, de ses engagements. Pour la première fois, la seule fois peut-être - il envisageait son oeuvre avec effroi; et, cette justice implacable de Dieu, qu'il avait tant prêchée, semblait le poursuivre et l'atteindre; il en avait des sueurs glacées; ses cris épouvantables perçaient les murs du donjon, où il était enfermé. Mais il parvint bientôt à se rassurer, à se tromper lui-même. Grâce à ses amis, les rigueurs du début de sa captivité se relâchèrent, de sorte qu'il mena une vie semblable à celle qu'il imposait à ses pénitents, avec des interrogatoires et des examens minutieux qui en augmentaient l'amertume.

Le procès nous le fait voir comme " le novateur le plus dangereux, l'homme le plus superbe et le plus attaché à son propre sens ". Mais il s'était si bien caché sous les apparences d'austérité et de vertu que plusieurs, parmi les plus saints et les plus célèbres, l'eurent en haute estime. Leur attachement à

l'Eglise, seul, leur montra le péril. Il n'en fut pas de même des Arnauld.

Chez eux, la nouvelle de l'emprisonnement de Saint-Cyran avait causé un émoi affreux. On faisait pour lui, à Port-Royal, des prières publiques. On le considérait un martyr; on recevait ses conseils à genoux. Arnauld d'Antilly envoya la duchesse d'Aiguillon, la nièce très aimée de Richelieu, le supplier de laisser sortir le digne prisonnier. Vains efforts! Richelieu était inflexible. Son but était d'éviter de laisser naître un nouveau parti dans l'Etat. Il poursuivit son plan d'unité et de centralisation avec plus de vigueur que par le passé. La maison du Saint Sacrement fut fermée. Les solitaires eurent l'ordre d'abandonner la maison qu'ils habitaient auprès de Port-Royal de Paris. Ils se retirèrent alors à Port-Royal-des-Champs, désert depuis une quinzaine d'années; mais ils durent l'abandonner sur un nouvel ordre. Ils se dispersèrent alors chez des amis, à la Ferté-Milon en particulier; c'est là qu'ils eurent la famille de leur futur élève le "petit Racine."

Huit jours avant l'arrestation de Saint-Cyran, Jansénius mourut après avoir mis la dernière main à "l'Augustinus." Les exécuteurs testamentaires se hâtèrent de faire imprimer cette oeuvre tant désirée à Port-Royal laquelle parut à Louvain, en 1640, et à Paris en 1641.

Cet énorme et indigeste ouvrage roule tout entier sur la grâce. Dans la première partie, qui constituait un exposé his-

torique, on s'efforçait d'établir une continuité logique entre les doctrines des pélagiens, celle des demi-pélagiens, qu'on appelait les marseillais, et celle des Jésuites. Dans la deuxième, qui voulait être une étude de psychologie surnaturelle, on insistait sur les deux états extrêmes de l'homme: presque un Dieu avant sa chute, et après sa chute, presque un démon. La troisième partie donnait des conclusions dogmatiques et morales: l'homme étant fondamentalement mauvais par lui-même, et ne pouvant rien de bon que par la grâce de Dieu, se trouvait-on, disait-on, placé entre deux attrait, le mauvais et le bon, lesquels l'entraînaient nécessairement vers le mal ou vers le bien, suivant leur prédominance éternellement décrétée par le bon plaisir de Dieu.

" L'Augustinus, " quoique édité en secret, fut surpris par les jésuites, et par eux traduit en cour. Antoine Arnauld s'en fit le champion déclaré; de grandes disputes suivirent. Le 1er août 1641, un décret de l'Inquisition fit une double défense: celle de l'impression du livre de Jansénius et celle des thèses soutenues par les jésuites contre la nouvelle doctrine.

Richelieu mal impressionné de l'agitation que produisait à Paris " l'Augustinus " pressait le pape de condamner le livre. Mais il mourut en 1642, avant de voir réaliser son désir. Peu de temps après, Saint-Cyran revenait à Port-Royal en triomphe. On fit des démarches pour empêcher la promulgation de la condamnation de la doctrine laquelle ne fut publiée que le 19 juin, 1643

Cette bulle dite " In Eminenti " causa un grand émoi. Les jansénistes protestèrent. Saint-Cyran s'écria en parlant du pape et des évêques " Ils en font trop, ils en font trop, il faudra leur montrer leur devoir " !.

Il n'eut le temps de rien faire. Ce fut dans ces dispositions de révolte et d'orgueil qu'il fut frappé d'apoplexie; il expira huit jours plus tard, entre les bras de son curé M. l'abbé de Pons appelé à lui administrer les derniers sacrements.

Lorsque sur son lit de mort, Saint-Cyran parlait des douze meilleurs que lui, il faisait allusion sans doute à son neveu si dévoué, M. de Barcos, à M. Singlin, l'orateur en vogue, à M. de Sacy, le directeur si écouté, à M. d'Antilly dont les relations mondaines étaient d'un si grand prix, et surtout, sans doute, à Antoine Arnauld qui venait de se révéler comme un chef, par son ouvrage sur la " Fréquente Communion ".

Le vingtième fils d'Antoine Arnauld était né en 1612. Six de ses sœurs étaient entrées à Port-Royal comme religieuses, deux de ses frères y vivaient en solitaires. Son père s'était fait le conseiller et l'hôte habituel de Port-Royal; sa mère s'y était retirée sous le nom de sœur Catherine de Sainte-Félicité. Antoine avait donc respiré, depuis son enfance, l'esprit janséniste. Sa conversion à l'austérité s'opéra sous l'influence de l'abbé de Saint-Cyran, captif au donjon de Vincennes.

Ce petit fils et fils d'avocats avait toutes les qualités de la profession de ses ancêtres. " Le feu, la couleur, la vie

étaient dans ses paroles. Orateur, écrivain, polémiste, organisateur, il fut et resta partout et pour tous " le Grand Arnould ".

Son livre de " La Fréquente " fit entrer dans le public des questions qui n'avaient jusqu'ici occupé que les théologiens et quelques esprits curieux de la haute société. Mais en même temps, une inquiétude naquit dans l'Eglise et se répandit parmi les défenseurs les plus dévoués, notamment la Compagnie de Jésus.

Racine, dans son Histoire de Port-Royal, ne voit dans la prompte attaque des Jésuites que la suite d'une " pique de gens de lettres. Les jésuites, dit-il, s'étaient vus longtemps en possession du premier rang dans les lettres, et on ne lisait guère d'autres livres de dévotion que les leurs. Il leur était donc très sensible de se voir déposséder de ce premier rang et de cette vogue par de nouveaux venus, devant lesquels, ils semblaient pour ainsi dire, que tout leur génie et tout leur savoir se fussent évanouis." Tout l'esprit des jésuites, dit justement M. Lavisse, était opposé à l'esprit de la Compagnie de Jésus. Les jésuites, nés dans le péril de l'Eglise, étaient les restaurateurs de l'ordre et de la discipline. En outre, les jésuites, dès les commencements de leur société, s'étaient tout spécialement appliqués à l'éducation de la jeunesse. Or, l'abbé de Saint-Cyran, quelque temps avant son emprisonnement, avait posé les bases de l'institution qui devait bientôt devenir célèbre sous le nom de " Petites Ecoles." A mesure que la réputation de Port-Royal s'étendait, les grandes familles se dispu-

taient la faveur de faire élever leurs enfants dans un milieu si savant, si austère et si distingué. En 1643, au moment de l'apparition de " La Fréquente " les Petites Ecoles furent obligées de se transporter de Port-Royal-des-Champs au château du Chesnay, près de Versailles. M. le Maître, le grand avocat dont les triomphes oratoires n'étaient pas oubliés, déployait un zèle infatigable. Avec un dévouement égal et un sens pédagogique plus averti. Claude Lancelot, le maître essentiel " y enseignait le grec et les mathématiques. Ces deux premiers maîtres furent bientôt rejoints par M. de Vallon de Beaupuis. Pierre Nicole, vint en 1645 ajouter un nouveau lustre à l'institution en s'y livrant, avec un goût très délicat, à l'enseignement des belles lettres.

Quand il y eut plus de vingt élèves, on les répartit en plusieurs " bandes " ou " maisons." Il y eut, outre la bande du château du Chesnay, celle du château des Trous, près de Chevreuse, et celle du château des Granges, près de Port-Royal-des-Champs. Les maîtres devaient se montrer " plus précepteurs que professeurs," élever les enfants sans rigueur, mais sans gâteries, ni fêtes, ni jeux bruyants, ni moyens d'émulation. Elles eurent pour élèves les plus célèbres: du Passé, les Bignon, les Harley, et surtout J. Racine et l'annaliste Tillet. De cet enseignement sortirent la Géométrie, la Grammaire générale, la logique, les Racines grecques, les Méthodes grecques et latines, etc, ouvrages estimés et longtemps classiques.

Que les jésuites aient vu avec peine ces Messieurs de Port-Royal dont la doctrine était suspecte, acquérir une telle influence sur la jeunesse, il est naturel de le penser, il serait injuste de leur en faire un reproche. Quoiqu'il en soit, le Père Bouet, S.J., dénonça en chaire le livre d'Arnauld. Plusieurs évêques retirèrent leur approbation et le 14 mars, 1644 Arnauld signa une déclaration par laquelle il "soumettait son ouvrage au jugement de l'Eglise romaine et de notre Saint Père le Pape, vénéré comme le souverain vicaire de Jésus-Christ en terre."

Innocent X se contenta de condamner d'abord la proposition sur Saint Pierre et Saint Paul, et cinq ans plus tard condamna expressément les doctrines soutenues à Port-Royal.

Rien n'était plus complexe, plus difficile à saisir, que cet ensemble de doctrines et de pratiques désignées sous le nom de jansénisme. Un dogme qui se formulait avec des textes empruntés à saint Augustin, une morale qui s'appuyait sur la pratique des premiers chrétiens, un esprit vague d'indépendance trouvaient facilement, des faux fuyants et des subterfuges, quand on les attaquait. Le syndic de la Faculté de théologie de Paris, Nicholas Cornet, entreprit avec quelques collègues la tâche de condenser en cinq propositions toute la pensée de Jansénius sur la corruption foncière de la nature humaine, sur l'efficacité toute puissante de la grâce, sur la négation de la liberté et sur le petit nombre des élus.

Voici la traduction littérale de ces cinq propositions désormais fameuses:

I - Quelques commandements de Dieu sont impossibles aux justes, avec les forces dont ils disposent dans le moment, malgré leur volonté et leurs efforts; et la grâce, qui les rendrait possible, leur fait défaut.

II - On ne résiste jamais à la grâce intérieure, dans l'état de nature déchue.

III - Le mérite ou le démérite moral, dans l'état de nature, ne requiert pas dans l'homme une liberté affranchie de la nécessité intérieure d'agir; il suffit d'une liberté soustraite à la coaction ou contrainte extérieure.

IV - Les semi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce intérieure prévenante pour toutes les bonnes oeuvres, même pour le commencement de la foi; mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils voulaient que la volonté pût résister ou adhérer à la grâce.

V - Il y a erreur semi-pélagienne, à dire que le Christ est mort et a versé son sang pour tous les hommes.

La dénonciation des " Propositions " à la Sorbonne souleva une tempête. Les "Port-Royalistes" publièrent contre Cornet des factums et des libelles, dont le plus vif fut celui d'Arnauld " Considérations sur l'entreprise faite par M. Cornet." Le parlement s'en mêla et défendit à la Sorbonne d'examiner les " Propositions."

Le 31 mai 1653, le Pape Innocent X, en pleine connaissance de cause, condamna comme hérétiques par sa bulle " Cum occasione," les cinq Propositions.

Les chefs du parti se trouvèrent fort embarrassés. Ils é-

étaient trop intelligents, et quelques-uns trop bons politiciens pour croire qu'une nouvelle révélation pût être entreprise.

Tout solitaires qu'ils fussent, ils connaissaient le monde comme il était. Pour réaliser l'Eglise qu'ils imaginaient, il aurait fallu retourner dans le monde; ils ne le pouvaient pas.

Mais, leur fallait-il donc sortir de l'Eglise? Ils ne le voulaient pas. Ou bien se soumettraient-ils? Ils ne le voulaient, ni ne le pouvaient. Ils prirent le parti de soutenir que les " Propositions " n'exprimaient pas la pensée de Jansénius. Le Pape avait-il qualité pour qualifier la pensée intime d'un homme ?

Il y avait, dans un pareil raisonnement, une subtile équivoque. L'Eglise, sans doute, n'est pas juge des pensées intimes; mais lui refuser le pouvoir de définir le sens naturel des mots employés par un auteur, serait ôter à son infaillibilité toute efficacité pratique. Son autorité qui lui a été donnée pour régler des situations particulières et concrètes, doit pouvoir atteindre des doctrines particulières et concrètes.

Pour mettre fin à une querelle qui menaçait d'être interminable, on trouve une formule qui ne laissait aucun échappatoire à la subtilité des Messieurs de Port-Royal. Une Déclaration du roi impose le formulaire à tous les ecclésiastiques du royaume, et le parlement, après quelques résistances, enregistre, en présence du roi, la bulle " Cum ad sancti Petri sedem " condamnant les cinq propositions dans le sens de Jansénius et

la Déclaration.

La situation des jansénistes devint des plus précaires. Les hommes de Port-Royal et leurs amis reprirent la lutte avec une énergie redoublée.

A la demande d'Arnauld Blaise, Pascal devint leur premier défenseur. Il lance ses quatre premières Provinciales qui traitent de la doctrine janséniste et qui eurent un retentissement incroyable. Quelques jours après le miracle de la Sainte-Epine, les Messieurs de Port-Royal refusèrent de signer le Formulaire.

Avec la cinquième " Provinciale ", Pascal attaque la morale des jésuites; la dix-huitième et dernière parut le 24 mars 1657. Un décret de l'Index, daté du 6 septembre de la même année, condamna l'ouvrage. En septembre 1660, une ordonnance du roi le fit brûler par le bourreau. On soutint alors la question du droit et du fait. Le 23 octobre 1669, Antoine Arnauld avec tous ses disciples se soumettaient.

L'esprit janséniste n'était pourtant pas mort. Plusieurs personnes avaient signé le Formulaire seulement par crainte de la Bastille, et se rétractèrent.

Les deux monastères de Paris et des Champs, jusqu'en 1669, soumis au même gouvernement, avaient été séparés l'un de l'autre. Le roi nommait à l'abbaye de Paris; mais les religieuses des Champs en regardèrent toujours les abbesses comme intruses. Elles persistèrent dans leur obstination et désobéirent à la bulle donnée en 1705 par Clément XI, comme d'ailleurs, à tous les autres décrets pontificaux. Fatigué des révoltes dont le

monastère était le centre, Louis XIV ordonna l'emprisonnement de Bacy et de Fontaine, et l'exil des deux Arnauld. Il demanda, au pape la suppression du monastère. Clément XI accéda à son vœu; la bulle fut exécutée l'année suivante, les religieuses furent enlevées et conduites dans différents monastères. Le couvent désert continuant à entretenir l'irritation, Louis XIV le fit raser en 1710.

Ce fut la fin d'une lutte, qui pendant près d'un siècle, avait puissamment agité les esprits. Son influence subsista longtemps dans les âmes qu'elle rapprochait et éloignait tout à tour du divin foyer de l'Amour. Plus vivace encore est le souvenir des énergiques vaincus dont les ouvrages ont puissamment contribué à perfectionner l'admirable langue de notre grande époque littéraire.

BIOGRAPHIE DE RACINE ET SES RELATIONS AVEC FORT-ROYAL.

Par sa naissance et par son enfance, Racine tenait à Fort-Royal de tous côtés. Les membres de sa famille étaient passionnément attachés à leur religion, à savoir au jansénisme, ils avaient eu des rapports fréquents et intimes avec Fort-Royal. Une des grand'tantes de Racine, Suzanne Desmoulins, était religieuse à cette abbaye, depuis 1625. Son cousin Nicole Vitart, se trouvait du nombre des enfants privilégiés que M. de Saint-Cyran faisait élever à la maison des Champs, lorsque éclata la persécution. En 1638, après l'arrestation de Saint-Cyran, directeur de conscience du monastère, les Solitaires de Fort-Royal étaient chassés de leur pieuse retraite. Lancelot, à qui avait été confié l'éducation du jeune Vitart, se retira à la Ferté-Milon, chez une famille amie, les parents de son élève. Madame Vitart, Claude des Moulins, était une autre grand'tante du petit Racine qui allait naître en décembre 1639.

Lancelot et son élève y étaient depuis quelques jours seulement, lorsqu'ils y furent rejoints par M. Antoine le Maître, qui fut plus tard, ainsi que Lancelot, un des maîtres de Racine, et Messieurs M. de Céricourt et Singlin. Le séjour de ces pauvres fugitifs à la Ferté-Milon produisit des fruits particuliers dans la famille hospitalière de Racine, il augmenta et noua avec plus de force les liens pieux déjà formés avant cette époque entre elle et Fort-Royal. Cette vie toute de prière, de pénitence et de recueillement fut un sujet d'édification et une occasion de bons ef-

forte pour tous les chrétiens de la petite ville, notamment, les familles Racine et Vitart. Ainsi, M. Vitart suivit ses hôtes à Port-Royal, en 1639, et y prit soin, en qualité de receveur, de tout le ménage du monastère et de la ferme. C'est là qu'il mourut, le 11 août en 1641, après s'être acquitté de son office, avec une affection toute chrétienne. Sa veuve se retira dans un petit logis non loin de Port-Royal, et y vécut saintement. C'est cette bonne amie, dit-on, qui cacha durant les persécutions M. Singlin et autres solitaires dans une petite maison du faubourg Saint-Marceau, qui appartenait à son gendre. Une tante du poète, Agnès Racine, s'y fit religieuse en 1648, et fut abbesse de 1660 à 1700; c'est la mère Agnès de Sainte-Thérèse. Enfin, le fils Vitart devenu intendant chez le duc de Luynes, était souvent à Chevreuse. " Il y avait donc eu, selon le mot de Sainte-Beuve, comme une transplantation de la famille de Racine à Port-Royal.

Ces gens, d'une piété passionnée, étaient des bourgeois; le bienfaiteur du poète, Jean Racine, exerçait la charge de receveur du domaine du diocèse de Valois et des greniers à sel de la Ferté-Milon et de Crespy-en-Valois. Son grand père était contrôleur du grenier à sel; sur ses armoiries étaient peints un rat et un cygne; il eut huit enfants, parmi lesquels Jean Racine, père du poète.

Jean Racine, poète, naquit à la Ferté-Milon, le 30 ou 31 décembre 1639. Sa mère, Jeanne Sconin mourut, le 28 janvier, 1641. Racine n'avait à peine un an. L'auteur d'Andromaque n'a donc

pu garder le souvenir du sourire maternel. Son père, après s'être remarié, mourut le 6 février 1643. L'enfant fut alors recueilli dans la maison de Jean Racine, son aïeul, et confié surtout à la tendresse de sa bonne aïeule, Marie du Moulin, celle qu'il appelait "maman"; il vécut à ses côtés, jusqu'à l'âge de dix ans

quand en 1649, Madame Racine alla rejoindre à Port-Royal sa fille Agnès et ses sœurs. Jean fut envoyé pour ses premières études au collège de Beauvais, maison amie de Port-Royal. Lancelot, qui était de Beauvais et avait fait ses études au Collège de la ville, y avait des relations. La renommée de l'établissement était excellente et la population nombreuse. Racine en sortit à l'âge de seize ans et fut admis à l'école des Granges tenue par deux solitaires, sur la recommandation de son aïeule et de sa tante Agnès. Remarquons que c'était là déroger à la règle établie qui ne laissait pénétrer dans les écoles que les élèves de huit à dix ans. Heureusement doué, Racine devait être déjà fort avancé dans ses études, et se trouver en état, pour les achever, de mettre à profit les meilleures leçons de ses maîtres. En 1656, quand élèves et professeurs furent dispersés, Racine put, par exception, rester à Port-Royal-des-Champs, et continuer ses études, peut-être seul ou peut-être avec le duc de Chevreuse à Vaumuriel c'est-à-dire, à Port-Royal sous Lancelot, Nicole, et aux soins particulières de M. Le Maître ou de M. Ramon. Ces trois années, dans le saint désert, furent décisives, pour la formation du poète; ses études s'y fortifièrent, et il acquit tout son premier fond de goût et de savoir antique; sa sensibilité se développa avec d'autant plus d'abandon et d'effusion qu'il y était presque

solitaire, et que par suite de cette dispersion de l'école les
 Oranges, les compagnons ne l'y troublaient pas. Les maîtres de
 cette maison d'éducation, quand Racine leur fut confié, étaient
 en pleine activité d'esprit. Nicole, dès ce temps, préparait sans
 doute ces *Maximes de Morale* que Madame de Sévigné eût voulu "boi-
 re en bouillon"; Lancelot, l'excellent helléniste, et Antoine
 le Maître, le célèbre avocat, s'occupaient à ce moment même de
 publier leurs plus importants ouvrages. La *Méthode pour appren-
 dre la langue grecque* avait paru en 1655 juste à temps par con-
 séquent pour que Racine en fit usage. M. le Maître publia en 1657
 le recueil de ses *plaidoyers*. Sans doute, les Solitaires ne don-
 naient pas ce livre aux élèves, mais Racine dut y plonger, au
 moins à la dérobée, plus d'un regard avide. On sait, en effet, qu'
 Antoine le Maître aimait le petit Racine de tout son cœur et
 tout naturellement eut voulu que son élève embrassât la carrière
 du barreau. Sous de tels instituteurs, Racine assure donc à Port-
 Royal, les connaissances qu'il tient déjà du Collège de Beauvais.
 Il fait, comme on l'a dit, une "rhétorique supérieure." Dans une
 autre partie, nous traiterons des influences de Port-Royal sur Ra-
 cine, disons seulement, en passant, que ce séjour a développé en
 lui le sentiment littéraire, le sentiment religieux et le senti-
 ment de la nature. Ce ne sont, d'ailleurs, que des activités diver-
 ses d'un enfant dont l'unité est profonde et la puissance affec-
 tive infinie. Il eut beau, par la suite, rompre les liens qui l'
 attachaient à cette maison, il en conserva toujours l'empreinte,
 et c'est vers elle qu'il revint après les luttes souvent doulou-

raisons de son existence.

En octobre 1688, Racine passe de Port-Royal au Collège d'Harcourt à Paris, pour suivre son cours de logique. Le principal était Thomas Sorlin qui, en 1686, avait permis qu'on imprimât secrètement au Collège quelques "Provinciales" de Pascal. Les jansénistes avaient donc quelques amis dans la maison. Racine habitait "À l'Image Saint-Louis" près de Sainte-Génoviève. Dès lors, il commença à s'émanciper assez vivement en compagnie de l'abbé Le Vasseur et peut-être aussi de la Fontaine.

Il semblait donc que Racine dût vivre toute sa vie, dans l'air du jansénisme, quand il passa tout à coup, dans un autre milieu, c'est-à-dire à l'hôtel de Luynes, auprès d'un de ses oncles Nicolas Vitart, de quinze ans plus âgé que Racine. Ce Vitart avait fait lui aussi ses études à Port-Royal, mais, il ne semble pas avoir grandement profité d'une si sérieuse éducation. C'était un galant homme, et assez mondain, un "bonnête homme" au sens de ce temps là, nullement un chrétien austère. Son caractère était gai et facile, il jouissait d'une confiance absolue. Il possédait quelques fiefs et dans plusieurs actes on le qualifie de "noble homme". C'était aussi un homme de lettres, sans pédantisme d'aucune sorte. Il était pour Racine, ainsi que sa femme, un ami très indulgent et sûr. Mme Vitart, de quelques années plus âgée que Racine, le traitait avec une familiarité de jeune "marraine." Aussi Racine lui écrivit d'Uzès, en 1661 et 1664, des lettres d'une galanterie respectueuse et tendre, parsemées de petites

vers. Il continue ses relations à cette époque avec l'abbé Le Vasseur, son confident le plus intime. C'est un homme de lettre et ami du théâtre. Racine commence à faire des vers faciles, et à fréquenter le Marais et l'Hotel de Bourgogne. Il s'émancipe beaucoup trop. Mais il ne s'adonne pas à de grands désordres ni même à une sérieuse débauche, il badine, il fait " le loup " sans être un fort grand loup; il est moins avide de plaisir que de littérature, de poésie et de gloire. Louis Racine, dans ses " Mémoires " dit de son père: " Il avait dans sa jeunesse une passion démesurée de la gloire." Sa passion pour la poésie allait croissant. En 1660, il publie sa première oeuvre, une ode: " la Nymphé de la Seine à la Reine," composée à l'occasion du mariage du Roi avec l'infante Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne.

Cette ode n'est point un chef-d'oeuvre, surtout avant les nombreuses retouches qu'elle eut dans la seconde édition. Mais l'idée en elle-même ne manque pas de grâce et certaines strophes d'harmonie. Vitart la présenta à Chapelain et à Ferrault. Chapelain indiqua des corrections, et, comme un oracle, répondit: " L'ode est fort belle, fort poétique, et il y a beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux. Si l'on repasse ce peu d'endroits marqués, on en fera une belle pièce." " Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, écrit Racine à l'abbé Le Vasseur q'a été une stance entière qui est celle des Tritons. Il s'est trouvé que les Tritons n'avaient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans les mers. Je les ai souhaités tous bien des fois noy-

és tous, tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée."

Cette ode lui obtint une gratification de cent louis que Colbert lui envoya de la part du Roi. Elle avait été précédée d'un certain Sonnet sur la naissance d'un enfant de M. Vitart, et d'un autre Sonnet au cardinal Mazarin à l'occasion de la paix des Pyrénées dont on s'était grandement scandalisé à Port-Royal. " Je reçois encore tous les jours lettre sur lettre, ou pour mieux dire excommunication sur excommunication, à cause de mon triste Sonnet, écrivait-il à l'abbé Le Vasseur. Il s'émancipe de plus en plus de la sévère discipline de Port-Royal, il fréquente les comédies; ébauche une tragédie "l'Amasie" et une comédie les " Amours d'Ovide, 1661; il hante les cabarets avec La Fontaine et autres joyeux compagnons; il fait des dettes. Aussi, sa famille s'inquiète, sa tante, la mère Agnès, écrit à son sujet des lettres encore plus désolées que sévères. Port-Royal était au courant des entraînements de leur ancien élève dont on avait conçu d'autres espérances; les bonnes tantes faisaient tout en leur pouvoir pour le ramener dans la bonne voie. Mais elles manquaient de sagesse, de prudence dans leur dévouement - dans l'excès de leurs scrupules elles exigeaient trop pour ne pas amener la révolte.

Si, toutefois, la tendresse alarmée de ces pieuses femmes, touchantes jusque dans l'exagération de leurs réprimandes, était plutôt faite pour déchirer le cœur de Racine, que pour être obéie, ne méritait-elle, pas son respect? Malheureusement, Racine, entraîné par son démon poétique, résista à ces appels, puis se lais-

sa emporter par l'ardeur de son âge et par cette impatience de contradiction qui fut si longtemps un des traits de son caractère, le plus saillants. On le constata avec peine, presque dès le début de sa vie mondaine, ne pas se contenter de résister à Port-Royal, mais, avec son tour d'esprit moqueur, le railler jusque dans ses plus douloureuses épreuves, et faire tomber ses plaisanteries cruelles sur la mère de Vitart, sur la bonne Claude des Moulins. Il parla avec une légèreté impardonnable des tribulations de Port-Royal. La grande dispersion et la fuite de M. Singlin, voilà ce qui le touche peu, ce malheur le mit plutôt à l'aise, ainsi, il le prend par le côté de la plaisanterie. Quelle ingratitude!

" Fréquenter les comédies, quel commerce abominable!" la famille tenta donc un effort suprême pour le soustraire aux mauvais compagnons et le fixer à un état. Son oncle le chanoine Sconin, vicaire général à Uzès, l'appela à Languedoc pour l'initier à la théologie et le faire entrer dans les ordres.

Vingt-trois lettres datées d'Uzès, écrites à ses amis La Fontaine, Le Vasseur, aux Vitart nous font voir Racine luttant au fond de son exil contre une vocation forcée. Il ne peut chasser de sa pensée le souvenir de Paris, ni de son cœur ses ambitions littéraires. Tout en étudiant Saint-Thomas, et Saint-Augustin, il continue d'écrire des vers galants, il ébauche une pièce assez longue intitulée les " Bains de Venus " et commence la " Thébaïde "

Enfin, de petites intrigues ont paralysé la bonne volonté

du digne oncle. Racine après avoir fait preuve de patience et de docilité, se laissa et revint à Paris après un an d'exil. Il reprend ses travaux poétiques. Deux nouvelles odes " La Convalescence du Roi et " La Renommée aux Muses " attirèrent sur lui l'attention du public et la faveur de Louis XIV qui lui accorda une gratification de 600 louis. Ces pièces lui ont aussi valu un protecteur, dans la personne de Saint-Aignan, qui le présenta à la cour. En outre, elles lui procurèrent la tendre et féconde amitié de Boileau, charmante amitié qui dura jusqu'à la mort. Si Racine, à cette époque, n'eut connu que Molière, La Fontaine, Furetière et Foignat, peut-être eût-il donné tout à fait dans le désordre. Mais, Boileau était là pour l'en préserver. Il fut pour son ami, dans bien des circonstances, sa conscience morale et littéraire, pour ainsi dire.

Si Racine était ainsi lié à Molière, c'est qu'il avait eu affaire à lui au sujet d'une tragédie qu'il venait de lui confier " La Thébaïde ou Les Frères ennemis." Le succès de " La Thébaïde " avait encouragé Racine. Quelques mois après la représentation de cette pièce " Alexandre le Grand " était achevé et joué sur le théâtre de Molière, au Palais Royal. En 1665, Racine retira la pièce pour la donner à l'Hôtel de Bourgogne. Depuis lors, les deux poètes cessèrent toutes relations d'amitié. Cependant, Racine, malgré l'avis de Corneille de s'éloigner de la poésie dramatique pour laquelle il estimait qu'il n'était point fait, multipliait les chefs-d'œuvre en remportant les plus grands succès. Si toutefois, la jeune cour l'applaudissait à ou-

trance, les adversaires ne lui manquaient pas. Les uns, rivaux du métier; les autres, partisans de Corneille. Racine qui possédait, au plus haut point, l'esprit satirique, se vengeait par de piquantes épigrammes.

D'autre part, Port-Royal ne voyait qu'avec déplaisir Racine s'engager dans la voie du théâtre. Aussi, recevait-il de nombreux avertissements de ceux et de celles dont il faisait l'objet de tendre sollicitude.

En 1666, Racine ne recevait plus, sans doute, de lettres très affectueuses. Après " La Thébaïde " et " Alexandre " Port-Royal le reniait; les solitaires lui étaient même sourdement hostiles et considéraient sa gloire naissante comme une trahison. Il suffit d'une occasion pour que cette hostilité se manifestât.

Nicole avait publié, de 1664 à 1666, de petites lettres anonymes, sous le titre de Lettres sur l'hérésie imaginaire. Elles étaient au nombre de dix-huit. Les huit dernières s'appelaient " Visionnaires " parce qu'elles étaient dirigées contre Des Marets de Saint-Sorlin, auteur des " Visionnaires ", comédie. Ce Des Marets était un ennemi des jansénistes, qu'il voulait exterminer. Dans la 10^{ème} des " Visionnaires " Nicole disait: " Un faiseur de romans et un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles, qui se doit regarder comme coupable d'une infinité d'homicides spirituels, etc. Racine se crut visé. Avec une incroyable verve de raillerie, il

écrivit contre ses anciens maîtres, deux lettres dignes des Provinciales : Celle de janvier 1666, était sans doute un chef-d'œuvre d'ironie sanglante; ce n'en était pas moins une mauvaise action, dont Racine se repentit amèrement par la suite. Jean-Baptiste Racine en fait foi: " J'ai été témoin du regret qu'il a eu toute sa vie de sa faute. il n'en parlait qu'avec une humilité et une confusion capables seules de l'effacer. L'abbé Tallement s'avisa un jour, en pleine Académie de lui reprocher cette faute; " Oui, Monsieur, lui répondit mon père, vous avez raison; c'est l'endroit le plus honteux de ma vie, et je donnerais tout mon sang pour l'effacer." Racine expia du moins sa faute, par une généreuse fidélité à Port-Royal persécuté.

En attendant, il avançait rapidement dans sa voie. En 1667 il remporta, avec Andromaque, un triomphe comparable à celui du " Cid." En 1668, il imite librement dans " Les Plaideurs " les " Guêpes d'Aristophane, puis, dans l'espace de dix années, il donna six tragédies. Brittanicus, 1669, Bérénice, 1670, Bajazet, 1672, Athridate, 1673, Iphigénie, 1674, Phèdre, 1677. Ces dix années furent pour Racine une période de gloire brillante, et aussi de luttes parfois très vives contre le parti cornélien et les coteries rivales; quelques préfaces de ses pièces ont gardé l'écho de ces dissentiments, au milieu desquels, le nouveau roi de la scène française défendait ses œuvres toujours avec vivacité, parfois avec amertume. En 1673, sa réception à l'Académie avait consacré ses succès dramatiques.

Après Phèdre, Racine n'écrivit plus de pièce profane; il

revint au théâtre que pour Esther et Athalie 12 ans plus tard, dans des circonstances particulières qui expliquent autrement que par un dessein d'amateur, ce retour vers le métier dramatique. Cette retraite reste enveloppée d'un certain mystère: il est impossible, sur des documents parfois incertains, de faire l'histoire d'une âme aussi complexe que celle de Racine.

On a admis pendant longtemps que cette décision était le résultat naturel de la " cabale de Phèdre." Racine était en effet très sensible à la critique. " Il avait été, selon le témoignage d'un contemporain, " au désespoir " des attaques qu'on avait dirigées contre lui. Mais ce désespoir ne pouvait être que passager: " Phèdre " s'était vite relevé du demi échec des premières représentations, le vrai public avait applaudi la pièce sans réserve. La cabale de Phèdre ne saurait donc être l'occasion de la retraite de Racine. Une des causes les plus profondes est le retour de Racine vers Port-Royal; le recueil de 1676, supprimant dédicaces et polémiques, semble un premier indice de la conversion future. A la fin de sa le préface 1677, il faisait les avances les plus nettes à ses anciens maîtres. Nicole, qui ne connaissait pas la rancune, bien qu'il fût le plus directement atteint par les lettres de 1666, le reçut le premier avec bienveillance; les négociations avaient été conduites par l'abbé Elie Du Pin, parent de Racine. Il restait à vaincre la résistance d'Arnauld qui n'avait pas oublié les traits peu charitables lancés par Racine contre la Mère Angélique

Boileau, l'ami fidèle et sûr, se chargea du rapprochement et mena à bonne fin cette heureuse démarche. Il se rendit chez Arnauld en emportant un exemplaire de Phèdre. Il lut l'endroit de la préface où Racine témoigne son désir de voir la tragédie réconciliée avec quantité de personnes célèbres par leur piété, et s'efforça de démontrer que Phèdre était une oeuvre morale.

" Si les choses sont comme il le dit, il a raison, et la tragédie est innocente " dit alors Arnauld. Boileau pria Arnauld de vouloir bien jeter les yeux sur la pièce qu'il lui laissa pour lui en dire son sentiment. Il revint, quelques jours après, le demander, et Arnauld lui donna ainsi sa décision: " Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, puisqu'il nous donne cette grande leçon que, lorsqu'en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre coeur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant etc." Boileau, charmé d'avoir si bien conduit sa négociation, demande à M. Arnauld la permission de lui amener l'auteur de la tragédie. Ils revinrent chez lui le lendemain, et quoiqu'ils fussent en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec humilité et la confusion peinte sur son visage, se jeta à ses pieds; M. Arnauld se jeta aux siens; tous deux s'embrassèrent. M. Arnauld lui promit d'oublier le passé et d'être toujours son ami: promesse fidèlement tenue "

Racine, en une telle crise, voulut se faire chartreux. Son confesseur lui fit comprendre que Dieu ne demandait pas un

tel sacrifice.

Depuis lors, il ne cessa plus de visiter les solitaires, et, pour réparer en quelque sorte le scandale de ses Lettres, il écrivit l'histoire de Port-Royal, qui n'est que l'apologie du jansénisme. Toutefois, les historiens s'accordent à voir en Racine un janséniste d'affection plutôt que de doctrine.

L'Histoire de Racine après sa conversion se résume en trois mots: il est tout entier à sa famille, à son roi et à Dieu. Le 1er janvier 1677, il épouse Catherine de Romanet, qui lui donna sept enfants. Au milieu des siens, Racine semblait oublier la poésie; il était le plus tendre, le plus affectueux des pères. Dans sa correspondance, nous le voyons s'occuper avec sollicitude des moindres détails: veiller à l'entretien et à l'éducation de ses enfants. Il ne trouvait pas indigne de lui de prendre part à leurs jeux.

Voyons-le dans ses rapports avec la cour. Ce fut un poète de cour, jamais un poète courtisan. En 1675, le roi l'avait anobli; lui avait accordé le titre de conseiller général et la charge de trésorier de France, en la généralité de Moulins. Quand il eut renoncé au théâtre, ses fréquentations avec la cour devinrent plus fréquentes et plus intimes. Nommé historiographe du roi, avec Boileau, il prit au sérieux son rôle d'historien, s'occupa uniquement de préparer des matériaux pour l'histoire de Louis XIV. Il fit toute la campagne de Flandre, pour voir par ses yeux les événements; il étudia à fond l'histoire de France et des pays voisins; il écrivit quelques frag-

ments, remarquables presque tous par l'ordre lumineux et par l'excellente qualité du style, toujours simple et animé. On voit dans ces pages, combien était sincère l'admiration de Racine pour le roi. Il ne faut pas juger Racine avec nos idées actuelles. Il voyait dans Louis XIV un bienfaiteur des lettres, un protecteur éclairé des arts. La libéralité de Louis XIV avait été le chercher, pour ainsi dire, et pendant toute sa vie il fut comblé de ses bienfaits. Les éloges sincères qu'il lui prodigua, ne l'empêchèrent pas de rester ouvertement attaché à Port-Royal. Malheureusement, Racine servait un roi jaloux, et ce partage lui fut imputé à crime. En vain, il avait pour obéir à son roi, manqué à son secret engagement de ne plus rien faire pour le théâtre. *Mèther*, 1689, *Athalie*, 1691, si elles avaient paru le fruit exquis et naturel de sa muse, avaient été surtout un hommage d'obéissance. En vain, avait-il fait souvent au roi un sacrifice plus coûteux que sensible; celui de son repos, de son bonheur parmi les siens, de la constante surveillance qu'il tenait tant à donner en personne à l'éducation de ses fils. Tout cela, s'il ne fut pas vain, n'empêcha pas le roi de ressentir vivement ce qu'il prenait pour une offense à son autorité, l'affection et le dévouement de Racine pour Port-Royal. Racine devint suspect du crime de "ralliement;" il ne peut même pas se défendre ou s'expliquer! Cette diminution de faveur qui n'était pas une franche disgrâce, cette obligation de présence à Versailles, à Marley même, sans pouvoir aborder le roi, cet exil du coeur, non de la cour, mais ce qui tourmentait bien plus Racine, du coeur même de son maître, tout cela fut rude pour sa vive et

délicate sensibilité.

Puis, vint une suprême épreuve qui hâta le dénouement. Voici le récit de Louis Racine. " Mme de Maintenon, qui avait pour Racine une estime toute particulière, ne pouvait le voir trop souvent, et se plaisait à l'entendre parler de différentes matières, parce qu'il était propre à parler de tout. Elle l'entretenait un jour de la misère du peuple. Il répondit qu'elle était une suite ordinaire des longues guerres; mais qu'elle pourrait être soulagée par ceux qui étaient dans les premières places si on avait soin de la leur faire connaître. Il s'anima sur cette réflexion, et charma Mme de Maintenon; qui lui dit que puisqu'il faisait des observations si justes sur-le-champ, il devait les méditer encore, et les lui donner par écrit, bien assuré que l'écrit ne sortirait pas de ses mains. Il accepta malheureusement la proposition, non par une complaisance de courtisan, mais parce qu'il conçut l'espérance d'être utile au public. Il remit à Mme de Maintenon un mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit. Elle le lisait, lorsque le roi, entrant chez elle, le prit, et après en avoir parcouru quelques lignes, lui demanda avec vivacité quel en était l'auteur. Elle répondit qu'elle avait promis le secret; elle fit une résistance inutile; le roi exprima sa volonté en termes si précis qu'il fallut obéir. L'auteur fut nommé."

Le roi qui ne pouvait lui pardonner son dévouement pour Port-Royal ne voyait plus que d'un mauvais oeil toutes les démarches de Racine. Ainsi en louant un si beau zèle, il parut désapprouver qu'un homme de lettres se mêlât de choses qui ne le regar-

daient pas. Il ajouta, non sans quelque air de mécontentement.

" Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre ?"

Racine aurait ainsi perdu définitivement la faveur royale et la cause première fut ses rapports intimes avec Port-Royal.

Il fut pris de douleurs de foie, dont il se remit pour quelque temps; puis il eut une rechute. Ce fut la fin.

Un prêtre de Saint-André-des-Arcs lui donna les secours de la religion qu'il reçut avec toute la piété dont son âme était depuis longtemps nourrie. On a souvent cité ce passage d'une lettre de Mme de Maintenon " Il vous aurait édifié, le pauvre homme, si vous aviez vu son humilité dans sa maladie, son repentir sur cette recherche de l'esprit. Il ne demanda point dans ce temps-là un directeur à la mode; il ne vit qu'un bon prêtre de la paroisse. Sa religion, lui donna au moment suprême, cette fermeté d'âme dont il ne se fut jamais cru capable en face de la mort." Il rendit le dernier soupir le 21 avril 1699, à l'âge de 59 ans.

Depuis 1685, Racine avait pris ses dernières dispositions. On trouva avec la lettre qui les contenait, le testament par lequel il demandait à être enterré à Port-Royal-des-Champs.

" Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je désire qu'après ma mort mon corps soit porté à Port-Royal-des-Champs, et qu'il y soit inhumé dans le cimetière au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie très humblement la Mère Abbessse et les religieuses de vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en re-

connaissais très indigne, et par les scandales de ma vie passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur." Quel bel acte d'humilité et de repentir!

L'archevêque de Paris ne fit pas de difficultés pour accorder le transport du corps à Port-Royal; on l'inhuma près de la tombe de M. Hamon. Lorsque l'abbaye eut été détruite, en 1709, les familles qui avaient des morts dans ce cimetière du monastère, requèrent l'ordre de les retirer. Le 2 décembre 1711, les restes de Racine furent transportés à Paris, dans l'église Saint Etienne-du-Mont, en même temps que ceux de MM. de Sacy et Antoine Le Maistre. On sait, par le testament de sa femme, que sa sépulture se trouvait " derrière le chœur, à côté gauche de la tombe de M. Pascal, en regardant l'autel de la Vierge."

INFLUENCE DE PORT-ROYAL SUR L'ÂME DE RACINE.

CULTURE GRECQUE. — EDUCATION CHRÉTIENNE. —

— CONCILIATION DE CES DEUX IMPRESSIONS. —

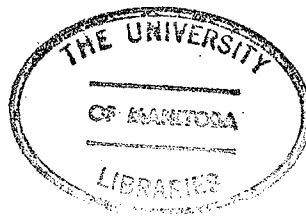
SENSIBILITÉ DE RACINE.

C'est à Port-Royal que Racine dut de savoir le grec à fond.

C'est en lisant Euripide qu'il apprit que c'est dans le cœur de l'homme que se transporte la lutte dramatique.

" Son plus grand plaisir, nous dit L. Racine dans ses Mémoires, était de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye, avec Sophocle et Euripide qu'il savait presque par cœur. Il avait une mémoire surprenante. Il trouva par hasard le roman grec des amours de Théagène et de Chariclée. Il le dévorait, lorsque le sacristain Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jeta dans le feu. Il trouva moyen d'en avoir un autre exemplaire qui eut le même sort; ayant réussi à s'en procurer un troisième, afin de n'en plus craindre la proscription il l'apprit par cœur et le porta au sacristain en lui disant: "Vous pouvez brûler encore celui-ci comme les autres."

C'est dire que Racine à 16 ans était déjà très fort en.



grec; qu'il parcourait les textes avec une avidité à nulle autre semblable; qu'il était déjà porté d'un mouvement naturel vers l'antiquité; qu'il se faisait même une âme antique.

Dans ce même livre de Théagène et Chariclée, le petit Racine lisait l'histoire assez brutale d'un jeune homme trop aimé de sa belle-mère, c'est-à-dire, sous d'autres noms, l'histoire même de Phèdre et d'Hippolyte, si bien que 20 ans plus tard, lorsqu'il écrivit sa tragédie de Phèdre, il put se ressouvenir des pages d'Héliodore, alors troublantes pour lui, mais qu'il avait goûtées à loisir, le long de l'étang et dans les bois de B.A.

C'est sous la direction de M. Lancelot, l'helléniste érudit, qu'il commença l'immense travail de lecture, de résumé et d'annotations de ses auteurs préférés.

Non seulement plusieurs de ses cahiers renferment des remarques sur les Olympiques de Pindare et sur l'Odyssée, mais encore un bon nombre de livres sont annotés par lui. Nous voyons qu'il a approfondi Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristote, Plutarque, Platon, Pindare, Lucien, Horace, Cicéron, Virgile, les deux Plin, la Bible, le Livre de Job en particulier, Saint Basile, les uns en entier, les autres en grande partie. Ses traductions, complètes ou fragmentaires, de la Poétique d'Aristote, de Lucien, de Denys d'Halicarnasse, du Banquet de Platon, de la Vie de Diogène, par Diogène Laërce, de la lettre de l'église de Smyrne touchant le martyre de

saint Polycarpe, etc., etc accusent un goût prononcé pour les deux antiquités, païenne et chrétienne et prouvent qu'il les mé-
lait constamment.

Ses commentaires sur les 14 Olympiques sont une preuve convaincante que Racine avait dès lors une connaissance assez approfondie de la langue grecque. Ses notes sur l'*Odyssée* (1662) sont nombreuses et des plus significatives. Ce sont des résumés, des citations, des rapprochements et des réflexions d'une simplicité et d'une naïveté charmantes.

Ce qui frappe davantage, c'est que l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie* adore l'*Odyssée* et que l'*Odyssée* l'amuse infiniment.

" Les livres de l'*Odyssée* vont toujours de plus beau en plus beau, comme il est aisé de le reconnaître, parce que les premiers ne sont que pour disposer aux suivants: mais ils m'ont paru tous admirables et divertissants! En vérité la bonhomie des mœurs lui semble délicieuse; la nature, même sauvage de l'île de Calypso lui paraît agréable; l'exactitude, familière des détails le ravit:

" Homère est exact à décrire les moindres particularités, ce qui a bonne grâce dans le grec, au lieu que le latin est plus réservé et ne s'amuse pas à de si petites choses. Il en va de même de notre langue, car elle fuit extrêmement de s'abaisser aux particularités, parce que les oreilles sont délicates et ne peuvent souffrir qu'on nomme des choses basses dans un discours sérieux, comme une cognée, une scie, et un vilebrequin."

Tout dans Homère ravit Racine, nulle familiarité, même nulle crudité ne le choque. Parfois, il semble préférer Homère à Virgile: " Virgile a imité cette description. Mais celle d'Homère est beaucoup plus achevée, et entre plus dans le particulier. Il ne se peut rien de plus beau, dit Racine, que la justesse et exactitude d'Homère. Il fait parler tous ses personnages avec une certaine propriété qui ne se trouve point ailleurs."

Ainsi, Racine à 20 ans est enchanté de la simplicité, de la bonhomie, de la franchise et du réalisme grec. S'il ne s'en est pas souvenu davantage, lorsqu'il écrivit *Andromaque* et *Phèdre*; s'il a mis sur les lèvres de Pylade et d'Œnone des discours d'une noblesse savante, c'est sans doute par un souci excessif de garder une certaine unité d'harmonie et de ton. Mais il ne faut pas croire qu'il n'ait rien retenu de la belle simplicité grecque. Dans toutes ses pièces, même dans la *Thébaïde*, il y a quelque chose de dépouillé, de direct, de parfaitement simple, qui atteste un ressouvenir et un effet de sa fréquentation passionnée des poètes de l'antiquité grecque.

Elève des Grecs, Racine l'est aussi et d'abord de maîtres chrétiens.

Elevé par les solitaires de Port-Royal, il avait entendu expliquer avec une sombre complaisance les misères de l'homme, les conséquences de sa chute originelle, la puissance terrible des passions déchaînées. Les pages éloquentes de Pascal reviennent sans cesse sur ce fond de misère que l'homme porte

en lui. Et le sensible et docile Racine était profondément touché de ces réflexions austères. C'est bien à la lumière du christianisme, tel qu'interprété par Arnauld, Nicole, Lemaître, Mamon, qu'il apprit que l'âme humaine, vrai théâtre des grande drames, était à elle-même la source la plus féconde de ses tourments quand elle s'abandonne à ses passions aussi insatiables que variées.

Nourri à Port-Royal, dans le dogme de notre corruption originelle, tout prévenu de l'idée de notre incurable faiblesse et de l'irrésistible influence de la Grâce, Racine semblait prédestiné à recevoir la croyance de l'antique fatalisme. Avant de trouver dans son cœur, à la saison des orages, comme une secrète complicité, la doctrine de notre absolue impuissance et de notre inévitable prédestination occupait, dès Port-Royal, toutes les avenues de son esprit. Nous en avons une preuve curieuse. L'écuyer de 1656, lisant les traités de Plutarque y relevait déjà, parmi d'autres concordances, avec les opinions de Port-Royal, cette phrase en moraliste Païen: Grâce. L'âme est conduite par Dieu partout où il veut. Ne trouvons-nous pas ici le point de rencontre du fatalisme antique et du nouveau fatalisme chrétien? et n'est-ce pas comme la pierre d'angle du futur théâtre profane de Racine.

Mais le grand bienfait dont le jeune homme fut surtout redevable à Port-Royal, ce fut la confirmation de sa foi en la religion révélée.

" Il y a croyance et croyance, dit Sainte-Beuve Celle de Racine est entière et absolue: c'est la vraie. Il avait la foi dans toute la force du mot, la foi des petits et des simples. Il croyait que rien n'est impossible à Dieu, non-seulement pour les siècles passés mais sur l'heure et présentement. Il croyait non-seulement aux anciens miracles, mais aux nouveaux. Je ne crois pas qu'il y eût une seule guérison surnaturelle et miraculeuse qu'il repoussât, si elle était faite au nom du Christ et par l'intercession d'un saint, ce saint fut-il un des noms du jour.

Rien de plus simple donc qu'à chaque moment de la maladie qui le mettait en face de la mort, lui, sa famille, ses proches se soient abandonnés sans réserve, en toute confiance aux mains de Celui qui peut tout et pour qui la nature n'a pas d'obstacles."

En somme, c'est à l'abbaye des Champs que Racine dut son éducation profondément chrétienne ainsi que ses amples connaissances du grec.

Rien de plus intéressant que le souci de l'élève de 16 ans de concilier ces deux cultures, ces deux traditions. Absorbé par Plutarque — toutes les Vies des hommes illustres, et toutes les Œuvres morales, il se demandait: " Ne pourrais-je donc adorer ces Grecs, ne pourrais-je même faire des tragédies comme eux sans être pour cela un mauvais chrétien ?" Aussi, voit-on qu'il commence dès lors cet immense travail d'annotation, de traduction qu'il continuera à Uzès. Non seulement il fait force

extraits de Plutarque, lieux communs, préceptes et maximes formant une morale admirable et quoique purement humaine et non appuyée sur un dogme, assez rapprochées par endroits de la morale du christianisme; mais il relève toutes les phrases qui semblent d'accord avec le dogme chrétien, et particulièrement avec cette doctrine de la grâce qui faisait le sujet de méditation continuelle. Et dans les marges de ses phrases significatives, il écrivit: " Libre arbitre Providence.... Crainte de Dieu....Amour de Dieu....Grâce.... Confession.... Pêché Originel.... Cela est semi-pélagien.... Dieu auteur de belles actions.... Humilité Pénitence continuelle.

Ces rapprochements sont ingénieux. Citons-en quelques-uns

Dans la " Consolation à Apollonius, Racine a écrit le mot " Grâce " en marge d'une phrase qui veut dire: " Les hommes n'ont point d'autres bons sentiments que ceux que les dieux leur donnent."

Dans le traité: " De la tranquillité de l'âme ", en face de ces mots: " Il y a dans chacun de nous quelque chose de mauvais" il a écrit " Pêché Originel."

Dans le traité: " Qu'il faut réprimer en colère, en marge de cette phrase: " Ceux qui veulent être sauvés doivent vivre en soignant toujours leur âme," Racine a mis " Pénitence continuelle."

Il est à remarquer que malgré les différences essentielles de la conception chrétienne et de la païenne, Racine a pu

faire une cinquantaine de semblables rapprochements qui sont loin d'être forcés, car le dogme chrétien correspond admirablement à des états ou besoins permanents de l'âme humaine!

Mgr Pasquier dans son ouvrage intitulé " Le christianisme et la littérature française " démontre l'application dramatique de cette vérité dans quelques uns des personnages tragiques de Racine: " Andromaque et Iphigénie tiennent un langage qui est d'une mère et d'une fille chrétiennes et expriment la nature corrigée." Où trouve-t-on tant de délicatesse, de réserve, de pudeur, une pareille élévation morale sinon dans l'âme chrétienne. Phèdre craint l'enfer, mais elle se consolerait d'une éternité de souffrances si elle avait joui d'un instant de bonheur, c'est bien là une chrétienne réprouvée. Les Phèdre et les Hermione peuvent être considérées comme des chrétiennes à qui " la Grâce a manqué " du moins la grâce efficace. Et d'autre part, les Junie et les Monime pures, vertueuses, contenues ont souvent une sensibilité dont Racine, enfant scrupuleux et qui voulait pouvoir les aimer sans péché, a su trouver le germe dans l'antiquité hellénique. Nous pouvons leur appliquer ces mots du sage Chéronée: " leurs bons sentiments, ce sont les dieux qui les leur donnent;" " leur âme est conduite de Dieu;" quand elles ont fait une chute elles s'examinent et se confessent, et comme elles veulent être sauvées, elles "par ce qu'elles savent qu'il y a dans chacun de nous quelque chose de mauvais." Tout cela Racine l'avait conçu en parcourant ses auteurs grecs. En résumé, dès seize ans à Port-Royal-des-Champs

Racine écrivant ses notes d'écolier était déjà , à l'égard de l'hellénisme et du christianisme et quant à l'interprétation de la nature humaine, dans la disposition d'esprit qui lui permit, vingt ans plus tard, d'écrire la merveille de Phèdre.

SENSIBILITE.

C'est aussi à Fort-Royal que Racine sentit son imagination et sa sensibilité se développer. L'absence d'enfants de son âge, le silence de ce grand cloître dépeuplé, de cette vallée solitaire, tout cela fut propre à le jeter dans la rêverie. Et sa sensibilité repliée sur elle-même, sans confidente dut se faire par là plus profonde, plus délicate; la lecture à la dérobée au fond des bois, de romans sensationnels dut l'affiner au suprême degré; ses longues promenades le long de l'étang, sous les ombrages des jardins, lui inspira un sentiment délicat de la nature. Il n'est pas resté insensible au charme discret de ce paysage plus sauvage alors que de nos jours. Si l'on excepte M. Hamon, les solitaires sont trop occupées à regarder en eux-mêmes pour être attentifs à la vie des choses. Racine s'y intéresse. Ses odes nous font voir combien il goûtait le doux murmure des zé-

phyr, le gazouillement des oiseaux, la vue de mille et un papillons aux "couleurs frêles et superbes," etc etc. Doué d'une intelligence supérieure, le jeune écolier sut admirer dans ses maîtres le dévouement, l'érudition, la bonté, la piété, la force de caractère.

"Mon père, écrivit Louis Racine était tout sentiment et tout cœur." Il porta partout cette extrême sensibilité: dans ses amours, et plus tard, dans la profondeur de ses sentiments de famille. Elle devint non pas cette mâle et vigoureuse bonté qui se répand en bienfaits et en bons offices sur les hommes, mais une attache étroite et douce au foyer, à la mère de famille simple et bonne, aux enfants soumis et pieux. Il était très aimable dans ce cadre, bon, affectueux, souriant," dit Faguet.

Dans ses amitiés: "C'est un bonheur pour moi, écrivait-il à Boileau, de mourir avant vous;" dans sa piété: on disait de lui qu'il aimait Dieu comme il avait aimé ses maîtresses;" il goûtait dans les cérémonies de l'Eglise, surtout dans les vêtures et les prises de voile, un indicible bonheur qui se traduisait par des larmes. Les vérités d'une révélation faisaient sur lui une grande impression; ces paroles allaient à son cœur. La vérité entraît dans son esprit de bonne foi, comme une douce lumière dans les yeux délicats: tant son âme était naturellement chrétienne. Comment pouvait-il n'être pas frappé de l'histoire de Joseph? Où trouver un drame plus sublime que celui de Job? Des hymnes, des odes, des cantiques comparables à ceux de David, d'Isaïe? Job l'étonnait par sa profondeur.

Les douleurs de l'humanité sur la terre, où sont-elles peintes avec plus d'énergie ? pourquoi la lumière n'est-elle pas donnée aux malheureux, la vie à ceux qui sont dans l'amertume, à ceux qui attendent la mort sans qu'elle vienne, comme à ceux qui creusent la terre pour y découvrir un trésor, et qui tressaillent de joie quand ils ont trouvé un sépulcre ? Les voies de l'humanité lui sont inconnues et Dieu l'entoure de ténèbres." Ces images se gravaient profondément dans son âme. Adorer l'Être souverain, contempler ses perfections, s'unir à lui par les mouvements d'un amour pur, par les sacrements, lui rendre action de grâce, voilà autant de sources de consolations sensibles.

Malheureusement cette sensibilité se tourna facilement en irritabilité. De là résulte la noire ingratitude envers Font-Royal, la rupture sans motifs avec Molière, la verve de malignité contre Corneille, l'impitoyable raillerie de ses épigrammes, l'amertume de ses satires lancées contre ceux par qui il se croyait attaqué. De là encore les cruelles souffrances causées par la critique : " quoique les applaudissements que j'ai reçus, m'aient beaucoup flatté, avoue-t-il un jour à son fils, la moindre critique quelque mauvaise qu'elle ait été m'a toujours causé plus de chagrin que les louanges ne m'ont fait plaisir." Au lendemain de Britannicus, il eut déjà cessé d'écrire pour la scène, si le ferme bon sens et la solide amitié de Boileau ne l'eussent consolé, relevé, soutenu.

Il avait un feu d'enthousiasme, une ardeur de vivacité qui l'emportaient et le ravissaient à lui-même. Très beau, d'une

figure qui rappelait d'une manière singulière celle du roi; il était admirable dans la conversation, quand elle touchait aux objets de ses études de prédilection ou de son culte.

Vraie complexion d'artiste, nerveuse, mobile, et inflammable, capable d'irritations ardentes, de découragements profonds d'impétueuses saillies, d'exquises bontés, de compassion pour les malheureux.

INFLUENCE DE PORT-ROYAL SUR L'ART DE Racine.

SIMPLICITE D'ACTION.- PRINCIPES D'ACTION: amour, destin, vie.

LANGUE DE RACINE.- FORMATION CLASSIQUE.

Tout l'art de Racine et toute sa nouveauté a été de faire la tragédie plus vraisemblable. Il pensait par cela même de la rendre plus touchante; car selon le mot qui pourrait résumer toute sa poétique: " Il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie." Préface de Bérénice.

Ce vraisemblable si difficile mais si nécessaire dans un art où tout est destiné à l'illusion, nous allons voir que Racine s'est constamment appliqué à l'atteindre et qu'il l'a en effet obtenu. Cela, par mille ressources neuves et de génie.

Racine recherche avanttoute chose la simplicité de l'action. Il veut dit-il " une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour " ce qui lui fait rejeter d'abord la dualité, ou comme il dit, la duplicité du sujet et aussi une quantité d'incidents qui ne se pourraient passer en un mois.

Aussi, Racine ne prend-il pas même une aventure totale, son drame n'est à vrai dire qu'un dénouement. Ici, donc, les unités, loin d'être une contrainte extérieure et artificielle, sont une condition, une condition essentielle des développements et tout organique de ses pièces. En d'autres termes et tout simplement, l'unité d'action ainsi comprise engendre l'unité de lieu et l'unité de temps, car, ces actions si simples, ces dénouements, n'ont besoin pour se jouer que très peu de temps et très peu de place. De là, naît donc une première sorte de vraisemblance qui accroît l'illusion scénique.

Mais ce dénouement est une crise, c'est-à-dire, qu'il s'y livre toujours une lutte de sentiments. Dans chaque protagoniste, il y a généralement deux sentiments qui combattent à qui demeurera le maître. Un des sentiments est parfois le devoir Britannicus, Bérénice, Phèdre. Plus souvent la lutte se livre de passion à passion: Andromaque, Mithridate, Iphigénie. Mais ce qui est constant, c'est que jamais, au début de la tragédie de Racine, une passion ou un sentiment n'a un avantage assez marqué, une force assez certaine et assez insébranlable, pour qu'on puisse préjuger sûrement sa victoire. En ce sens, les protagonistes sont en quelque sorte dans un "état d'équilibre toujours mouvant, toujours changeant". Cela revient à dire que l'homme divers: ondoyant, divisé contre lui-même est ce que Racine nous propose avant tout en spectacle. Les hésitations, un jeu animé d'action, et de réactions intérieures, puis plus tard des remords ou de cuisants regrets, principes des catastrophes; voilà, d'un point

de vue synthétique, comme les trois actes essentiels de toute tragédie de Racine.

Les caractères les plus vertueux, pourvu qu'ils soient au premier plan de la pièce, subissent cette " loi de complexité et de division intérieure." Car, comme Racine l'a dit, répondant à ceux qui ne veulent que des héros parfaits et des hommes impeccables: " Je les prie de se souvenir que ce n'est pas à moi à changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on définit son fils. Et Ariatote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire, ceux dont le malheur fait le catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient tout à fait bons parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'indignation que la pitié du spectateur, ni qu'ils soient méchants parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire, une vertu capable de faiblesse. " Préface " d'Andromaque!

On voit, par tout ce qui précède que Racine ne poursuit pas seulement cette première sorte de vraisemblance qui accroît l'illusion scénique; qu'il possède plus parfaitement encore, la vraisemblance morale, celle qui naît d'une représentation fidèle de l'homme et qui nous permet de nous reconnaître dans les images d'un drame. La tragédie de Racine est

en ce sens un miroir fidèle de l'âme.

On voit aussi combien il y a d'action jusque dans cette simplicité, et quelle sorte d'action. Au point où nous en sommes, il est bien permis de dire que la tragédie de Racine produit, propose le maximum d'action intérieure dans le minimum de temps.

Donc ce drame si simple est une crise des plus violentes. Les âmes, à ce moment avancé de leur vie passionnelle, à ce moment décisif, sont exaspérées, surchauffées.

A cette heure fatale, elles livrent un dernier combat rapide, furieux et mortel.

Que de souffrances, que d'angoisses, que de douleurs dans ce drame! La tragédie de Racine est pleine de morts: de grandes " tueries " ordinairement en ensanglantent le dénouement. Mais dit Racine " ce n'est pas nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie. Car, il y a des souffrances plus cruelles que la mort même, et qui suffisent à produire cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la pièce."

C'est dire encore que l'unité de ton est une nécessité, une loi intérieure de la tragédie racinienne. Dans des crises si courtes et si violentes, dans des heures si mortelles, parmi ces douleurs d'âme aiguës, il n'y a pas de place pour la joie. C'est dire évidemment aussi qu'elles ne sont pas de loisir, que ces âmes endolories et furieuses n'ont le plus souvent ni la tête libre ni la vue claire. Quand la pièce commence, les passions

sont déjà surexcitées au plus haut point. Les longues hésitations d'Andromaque ont exaspéré la patience de l'amour de Pyrrhus."

" Songez-y bien: il faut désormais que mon coeur

S'il n'aime avec transport, haisse avec fureur.

(Andromaque I, IV.)

La rage jalouse s'est accumulée dans le coeur d'Hermione.

" Elle pleure en secret le mépris de ses chaînes "

(Ibid I, I.)

Depuis des années Joad prépare le rétablissement de Joas sur le trône. Athalie. La situation est si tendue qu'une solution est imminente. et il suffit du moindre incident pour déclencher ces ressorts et amener très naturellement le mouvement décisif. Un songe effraie Athalie et la fait se livrer elle-même aux mains de Joad. La mort de Mithridate ou de Thésée, qu'on annonce, rend possible l'amour de Monime et de Xipharès, la déclaration de Phèdre à Hippolyte. L'arrivée d'Oreste, ambassadeur des Grecs, réclamant la mort d'Astyanax, oblige Andromaque à une réponse. L'action est engagée. La jalousie entre en jeu et détermine le dénouement tragique. Hermione devant le triomphe d'Andromaque exige d'Oreste la mort de Pyrrhus. Néron décide l'empoisonnement de Britannicus quand il l'a surpris aux pieds de Junie. Roxane exécute l'ordre d'Amurat qui ordonne l'assassinat de Bajaset, quand elle a saisi une lettre de Bajaset qu'elle aime, à sa rivale Atalide. Dans Mithridate, dans Phèdre, le développement du drame est le même. C'est le brusque éclat de la passion

qui provoque une catastrophe brutale, regrettée parfois de ceux même qui en sont la cause (cf, désespoir d'Hermione et celui de Phèdre.) tant il est vrai que tous ces personnages sont dominés par leurs passions au lieu de les maîtriser, comme ceux de Corneille par la volonté. Son caractère comme sa conception dramatique conduisaient Racine à donner ainsi à la passion une place prédominante dans la tragédie. De plus, comme nous l'avons dit tout à l'heure, son éducation janséniste lui avait fait voir non pas la force mais la faiblesse de l'homme sans Dieu. Aussi, n'y a-t-il dans le théâtre de Racine, qu'une volonté impérieuse et éclairée, c'est celle de Joad, parce que c'est Dieu qui le conduit. Même ses ambitieux ne sont pas des énergiques qui mènent au grand dessein et qui s'imposent de haute lutte. Agrippine veut régner, mais seulement en assurant le trône à Néron, puis en ressaisissant son autorité de mère qui lui échappe. Agamemnon consentirait à immoler Iphigénie sur l'ordre des dieux parce que dit-il

" Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce

Chatouillaient de mon coeur l'orgueilleuse faiblesse "

Mais il est sans force contre sa tendresse paternelle et l'indignation de Clytemnestre; il prend une résolution pour ne pas avoir l'air de céder aux menaces d'Achille, et se rétracte ensuite Narcisse et Acomat, se dirigeant vers une marche sûre, vers un but fixé, pourtant leur allure est rampante et cauteleuse. Ils sont, le second surtout, des types admirables de politiques. Mais tous leurs grands desseins ne consistent qu'à réussir par des intri-

gues de palais, à donner leurs maîtres, Néron ou Bajazet.

AMOUR.-- PERSONNEL TRAGIQUE.

Nous avons vu que Racine, élève à Port-Royal, faisait ses délices du roman de Théogène et Chariclée : Une conséquence toute naturelle de ses premières lectures c'est d'avoir exalté la passion de l'amour. C'est en effet de l'amour, surtout, dont Racine a étudié les mouvements, parce qu'il est de toutes les passions la plus touchante, la plus dramatique dans ses emportements et la plus variée. Comme tous ses prédécesseurs, Racine a fait de l'amour le ressort de sa tragédie, le sentiment autour duquel se groupent tous les autres, et qui plus ou moins, se les subordonne tous. Mais plus qu'aucun d'eux, il a marqué sa suprématie. Chez Corneille l'amour est subordonné; même dans le Cid, l'amour ne triomphe qu'après avoir cédé le pas au devoir. Avec Racine, au contraire, l'amour est bien la " dominante " .

Racine débutait au moment où Quinault abandonnait la tragédie pour l'opéra. Il empruntait à son prédécesseur une part de sa défroque galante pour se mettre à la mode, dans un genre, où

la mode est souveraine. Lui aussi abuse des soupirs, des pleurs, des protestations, des phrases toutes faites. Mais, comme on aurait tort avec Racine de juger le fond des sentiments sur cette phraséologie de surface! Loin de regarder l'amour comme un motif d'idylle ou un passe-temps mondain, il y voit le plus invincible des sentiments, une puissance fatale qui se joue de la volonté de l'honneur et de la vie. Cet amour est celui que Sophocle invoque avec terreur dans le chœur d'Antigone. "Amour, toi qu'on ne peut vaincre, Amour, toi, qui tombes sur les puissants ---- nul ne saurait t'échapper, qu'il soit né parmi les immortels ou parmi les hommes, et celui qui te possède devient furieux, Aphrodite, l'invincible déesse se rit de toi."

Nul n'a peint de couleur plus hardie, plus réaliste, que cet amour fécond en catastrophe. Racine surpasse Sophocle et Théocrite peignant la fureur du désir; il égale Lucrèce chantant Vénus comme la force suprême de la nature, Catulle, Tibulle, et Propertius exhalant leur plainte personnelle ou les douleurs d'Ariane et de Sulpicia, Virgile créant la douloureuse Didon. L'amour physique, tel que l'éprouve Phèdre est effrayant. Racine a vu que la férocité naît de l'amour, dès qu'il va jusqu'au bout de son égoïsme.

Racine sait si bien que la loi de souffrance est inséparable de l'amour qu'il le montre guère heureux qu'à ses débuts. Deux fois seulement, dans Mithridate et Iphigénie, il réunit les amants à la fin de la pièce. C'est que dans Mithridate

l'amour était suffisamment châtié par la mort du héros. Dans Iphigénie le dénouement, modifié par la pitié pour l'innocence de la jeune fille, imposait au poète de la donner à Achille. Quant à ses autres pièces elles montrent la mort, la folie, la séparation et le suicide comme la conséquence de l'action.

Aussi Racine excelle-t-il dans la peinture de l'amour malheureux. Le romantisme, avec ses Antonys et ses Dédiers, n'a pas un héros aussi profondément et surtout aussi sincèrement malheureux qu'Oreste; il n'a pas une héroïne qui soutienne la comparaison avec Phèdre et Roxanne.

La pire douleur que puisse causer l'amour c'est la jalousie. Racine a donné la première place à la jalousie dans quatre des sept pièces où il a peint l'amour. Les cris de rage poussés par Roxanne, et Phèdre n'ont pas d'égaux pour l'intensité et la vérité. Roxanne, c'est la jalousie à qui l'image poignante de la trahison donne la soif du sang. Phèdre, c'est la jalousie qui par une certitude soudaine, reconstitue d'un coup d'oeil, ce qu'elle craint et compare le bonheur d'autrui à l'excès de son malheur.

Bref, le ressort de cette tragédie pathétique, c'est l'amour, non plus comme chez Quinault l'aube indécise et pâle de l'amour, ni une froide tendresse qui disserte sur elle-même, mais l'amour ardent et furieux, qui souffre, qui agit et qui tue, l'amour plus fort que le devoir, contrairement à ce qu'on admirait dans la tragédie cornélienne, plus fort que la raison, un amour qui mène l'homme au crime d'abord, puis à sa perte. Dans le cadre

inflexible des trois unités, un tel amour, avec ses jaloux transports, est plus capable que toute autre passion de produire ces brusques changements et ces retours soudains, qui soutenant et ranimant l'émotion tragique retardent ou précipitent la catastrophe.

De cette part faite à l'amour dans la tragédie pathétique résulte naturellement la part importante faite aux femmes. La tragédie de Racine est toujours une suite d'irrésolutions qui tranchent une résolution extrême, or l'irrésolution et les résolutions extrêmes sont également des signes de faiblesse, et la femme se trouve ainsi le moteur tout indiqué de cette tragédie, sa volonté plus aisément ployable, l'abandonnant, avec moins de résistance encore que l'homme, aux soubresauts violents de la passion. Six tragédies de Racine ont pour titre des noms de femme: Andromaque, Bérénice, Iphigénie, Phèdre, Esther, Athalie; les trois autres auraient pu à la vigueur s'appeler Roxanne au lieu de Bajazet; M onime au lieu de Mithridate, ou Agrippine au lieu de Britannicus. Ce que Racine a bien vu, c'est que la femme est plus que l'homme la proie des passions: celui-ci a pour se protéger de multiples soucis: les affaires, l'ambition politique, la guerre, etc; la femme par sa nature et comme par le désceuvrement dans lequel elle est généralement tenue, vit de son amour. Quand elle va le perdre, elle s'y accroche avec désespoir, sa raison se trouble, elle menace d'abord, se venge et puis se tue. Hermione, Roxanne, Phèdre, l'ont assassiné celui qu'elles aiment et se suicident après.

" L'oeuvre de Racine est comme une splendide galerie où sont exposées, dans d'immortelles peintures, toutes les passions qui peuvent agiter un coeur de femme: rien de plus ondoyant et de plus divers," remarque Laroumet. En effet, Racine peint les femmes avec une richesse d'observation et une variété merveilleuse: toutes ont chez lui une physionomie particulière et toujours vivante: Hermione, Roxane, Phèdre représentent toutes les trois l'amour sensuel, mais avec des traits bien différents. Hermione personnifie les fureurs d'un amour méprisé. Elle est dominée par l'amour aveugle, l'amour égoïste, l'amour violent. Avec sa rivale elle est arrogante et fière; avec Oreste elle est impérieuse et tyrannique; avec Pyrrhus elle atteint les dernières limites de l'exaspération féminine. Roxane personnifie la passion dans ce qu'elle a de plus brutal. Le Harpe a eu raison de la définir " une esclave ardente et vaine, égoïste et féroce qui fait l'amour un poignard à la main." Enfin le caractère de Phèdre, troublée par la passion, torturée par le remords, entraînée jusqu'au crime par une fureur que sa raison et sa volonté désavouent, est la plus parfaite et la plus touchante figure que le poète ait tracée.

Iphigénie, Bérénice, Junie, Monime représentent l'amour innocent, plein de délicatesse mais nul ne pourrait songer à les confondre l'une avec l'autre. Iphigénie est le modèle accompli de générosité, de tendresse, de modestie. Elle aime noblement et se montre généreuse envers sa perfide rivale; Bérénice, c'est le type de l'amour héroïque, de l'amour qui fait place à

une amitié sublime: enfin Junie est le type de modestie, de candeur, de vertu qui contraste avec la corruption générale de la cour.

Dans cette riche galerie de portraits, il y a encore des figures si vivantes et tellement saisissantes qu'il suffit de les avoir admirées une seule fois pour toujours en garder le souvenir.

Femme du roi des rois, l'altière et superbe Clytemnestre, devant le danger de sa fille, oublie tout: orgueil, patrie, piété; affolée, mais puisant dans le péril même d'Iphigénie, une énergie indomptable, elle l'enveloppe étroitement dans ses bras protecteurs et défend son enfant, son sang, sa chair contre Agamemnon, contre l'armée, contre les dieux.

A côté de cette mère passionnée et farouche, voici le doux et touchant visage d'une autre mère plus malheureuse encore: voici Andromaque, des héroïnes du poète, la plus racinienne peut-être, avec Bérénice. Type de la tendresse maternelle et de la foi conjugale, Andromaque est sublime sans être au-dessus de l'humanité, héroïque sans cesser d'être femme.

En face de ces deux mères, prêtes à donner leur vie pour leur enfant, en voici deux autres tourmentées par l'ambition. Nous avons nommé Agrippine et Athalie. Celle - là est égoïste, emportée, insatiable de pouvoir. Il faut à tout prix

qu'elle commande, qu'elle règne publiquement. Elle veut siéger au sénat, distribuer des emplois, et se montrer dans Rome avec la pompe des Césars. Elle est un peu scrupuleuse dans le choix des moyens et sa fureur ne connaît point de bornes. Son ambition la rend hypocrite et lui fait jouer devant Néron la comédie du sentiment maternel. Elle feint de l'affection pour Octavie, pour Junie et Britannicus qui lui sont indifférents.

Celle-ci aussi est le type de la reine ambitieuse et cruelle: caractère mélangé d'astuce et de violence, de douceur hypocrite et d'emportement. Aussi ambitieuse et cruelle qu'Agrippine, Athalie en est supérieure par des vues plus élevées. Si Agrippine veut régner pour régner, Athalie veut régner pour faire triompher ses dieux et sa nation.

Non seulement Racine a excellé dans la peinture des passions de l'amour, mais c'est de lui que date l'apparition de l'amour dans la littérature moderne. C'est de la tragédie de Racine que date l'empire de la femme.

La femme n'est qu'une esclave au 16^e siècle. Elle n'est qu'une enfant capricieuse ou rebelle chez les dramaturges anglais de la Renaissance. On l'adore, mais on ne l'aime pas; on ne la conquiert pas, mais on la domine. Ajoutons qu'au 17^e siècle, Shakespeare est moins ignoré de sa patrie même, que de la France. Son influence ne date que du milieu du 18^e siècle.

Racine, au contraire, lorsqu'il mourut en 1699, est le

plus grand nom de la littérature européenne tout entière. C'est donc bien chez lui, dans son oeuvre, que la femme apparaît pour la première fois comme une personne maîtresse d'elle-même, dans la pleine indépendance de ses sentiments, et la responsabilité de ses actes.

Dans le théâtre de Racine, les caractères d'hommes ne sont pas inférieurs à ceux de femmes. Ils ne sont certes pas sacrifiés Burrhus, Bajazet, Hippolyte, Abner, types d'honneur et de générosité ne manquent ni de grandeur ni de vérité. Où trouver plus de noblesse, d'énergie que dans Acomat ou Joad, plus de scélératesse ambitieuse ou sanguinaire que dans Néron, Narcisse, Aman, Mathan?

Les personnages de Racine que nous avons dits "incertains, endoloris, aveuglés et dominés, que nous avons définis notre vivant portrait, ont beau porter de grands noms historiques, ne sont rien moins que des singularités et des exceptions. L'histoire qui soutient leur réalité ne vient donc pas ici authentifier l'extraordinaire et l'invraisemblable, mais au contraire illustrer, rendre plus remarquable et plus frappant l'ordinaire et le commun. Et comme ils ne sont eux-mêmes rien d'extraordinaire, ils ne font rien que d'ordinaire, que de trop commun, hélas! La tragédie la plus fabuleuse de ce théâtre, Iphigénie, qu'est-elle au fond, qu'une haute transposition d'un fait de tous les jours: le doute pathétique d'un père à sacrifier sa fille à son ambition.

" Changez les noms, dit M. Brunetière, c'est une histoire vulgaire."

Ce qui rend donc non seulement reconnaissable pour les contemporains mais à jamais vraisemblables ces personnages et ces actions, ce qui fait la tragédie de Racine comme une œuvre " à toujours " c'est que tout y est conçu et ordonné selon le général: il y a sans doute, à la surface des costumes, du langage et des mœurs, quelques souvenirs et quelques traces de chacune des grandes civilisations, mais au fond des choses, dans les actions, et dans les âmes la vérité constante est absolue.

Dans son œuvre intitulée " Théâtre choisi de Racine " le P.A. Sengler, S.J., parle ainsi du héros racinien: " Nous ne connaissons guère ses traits physiques ni son costume: nous n'y songeons même pas. Nous ne pensons pas davantage aux charmes ou à l'horreur des lieux qu'il habite. Est-il dans un palais? ou dans la campagne? sur une place? dans une chambre? Nous ne savons.

Et cependant, nous le connaissons très bien: il est de notre temps, et du temps de Louis XIII ou de Louis XIV. Il a un caractère personnel, très accentué. Il a des principes de morale et de religion qui influent sur toutes ses actions; il a des passions qui naissent, se développent et le torturent, d'après des lois qui nous sont connues. Il se dresse devant nous avec une pureté de profil, avec une netteté de traits moraux qui nous les fixent dans l'imagination. Mithridate et Joas nous sont aussi connus que les plus familiers de nos amis. Ils sont de Jérusalem.

salem et de la Perse; ils sont aussi de France; de la France du XVIII^e siècle et de celle de nos jours. Ils sont des caractères de tous les temps."

- LE DESTIN -

Un autre principe d'action dans le théâtre de Racine c'est le destin: les dieux sont fort souvent nommés, invoqués ou pris à partie. Faut-il voir dans cette mise en cause de la divinité une tradition du poème héroïque où les dieux jouent un si grand rôle ? ou bien est-ce le drame grec tout pénétré de merveilleux qui communique cette inspiration? Ces motifs ont certainement leur influence et doivent entrer en ligne de compte. L'épopée homérique semble avoir fait de l'intervention divine une des conditions fondamentales de la haute poésie. La tragédie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide elle-même fait à son tour une part considérable à l'action de la divinité. Racine n'avait donc qu'à suivre ces modèles pour imprégner son drame du divin.

Il est vrai qu'à l'ordinaire, le merveilleux n'en fait pas le sujet; mais il en est le principe premier de la condition, il concourt à la beauté; il concourt plus encore au pathétique et à la vérité. Il est l'un des plus solides fondements de l'action. Le drame de Racine n'est si humain que parce qu'il est essentiellement pénétré du divin.

Toutes les tragédies du poète ne portent pas également ce caractère auguste. La partie de son œuvre consacrée aux Romains fait à cet égard une remarquable exception. La raison en est peut-être que ce peuple avait fini par confondre la cause des dieux avec celle de César, et qu'au temps où le poète nous retrace son histoire, il ne sentait pas de divinité plus présente que la majesté de l'Empire. Tout autre est le rôle que joue la divinité dans le reste du théâtre de Racine. Comme dans le drame grec, elle pousse souvent au crime les malheureux mortels; mais ces crimes qui s'exécutent par elle sont aussi punis par elle; surtout il faut bien le remarquer, ils sont une punition fatale de leur forfait antérieur. Stiole et Polynice, Oreste, Hermione, Euripide, Phèdre, Amén et Athalie, que sont tous ces personnages, sinon les dernières victimes de quelque grande expiation? La divinité du théâtre de Racine tient à la fois de la Héméris antique cruelle aux moindres fautes de l'homme, et du Dieu rigoureux d'Israël, qui poursuit les crimes du père jusqu'à la 7e génération. Il n'y a généralement place dans cette tragédie ni pour l'horrible forfait primitif, ni pour l'apaisement dernier. L'action s'enferme rigoureusement en deux termes: la chute et la rédemption.

Mais elle suppose toujours dans le passé la corruption originelle. Quelques-uns des grands passionnés du théâtre de Racine apportent dès leur naissance un stigmate indélébile. Stiole et Polynice se poursuivent d'une haine invétérée.

"Ah ! dit Stiole,

" Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée:

Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
 Elle est née avec nous; et sa noire fureur
 Aussitôt que la vie entra dans notre cœur.
 Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
 Que dis-je ? nous l'étions avant notre naissance.
 Triste et fatal effet d'un sang incestueux !"

(Theb., IV sc I)

Nous reconnaissons là une application dramatique de la doctrine
 du péché originel. Elle n'est pas moins présente à l'esprit de
 l'auteur, de Phèdre. Quand " la fille de Mines et de Pasiphaé "
 en vient à confesser devant Oenone sa passion fatale, sa pen-
 sée remonte d'abord jusqu'au crime maternel :

O haine de Vénus ! Ô fatale colère !

Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

(VV 249-250)

Tant il est vrai que Phèdre a conscience d'expier pour une au-
 tre qu'elle.

Voilà de quelle manière les dieux agissent en nous quand
 nous pensons agir. Le poète de la liberté absolue et de la vo-
 lonté triomphante, Corneille, s'attarde à refuter ce détermi-
 nisme. Mais Racine, qui sait mieux notre nature et notre his-
 toire, se contente de le produire sous nos yeux. Il ne l'ana-
 lyse pas tant qu'il ne le peint. Il le met en action, ce qui
 est la meilleure façon de le vérifier.

A cet héritage fatal de la passion à cette punition du

crime par le crime, se borne d'ordinaire pour Racine, " la conduite de Dieu " sur le drame, c'est-à-dire que le merveilleux y est surtout moral. Le poète, soucieux de vraisemblable ou plutôt de vérité, n'admet que fort rarement dans son théâtre l'intervention accidentelle des dieux. Il exclut soigneusement le concours merveilleux de la divinité. Même dans ses narrations, les dieux demeurent invisibles, sont tenus à distance.

La discrétion du merveilleux racinien s'établit par un exemple tiré de l'*Iphigénie en Tauride*. Dans le projet en prose du 1er acte, Racine avait trouvé le moyen d'effacer de son avant scène la merveilleuse intervention des dieux, en supposant la princesse transportée en Tauride, non plus par Diane, mais simplement par des pirates. Mais pour reculer loin des yeux l'intervention divine, Racine ne la supprime pas. Il sait tout ce qu'elle offre de ressources pour la vérité et le pathétique. Aussi, toutes les fois que son sujet s'y prête, l'action s'enveloppe d'une sorte de mystère qui en rehausse la poétique grandeur. Sans abuser de l'appareil mythologique, sans prodiguer les songes et les oracles, sans faire même une grande place à tout ce qui, sous le nom de hasard, est, comme le dit Bossuet, pur et simple " dessein de Dieu " le poète multiplie tant les démentis à la sagesse de l'homme qu'il nous force de conclure à quelque puissance supérieure, laquelle nous mène à son gré tandis que nous nous agitions.

Voilà de quelle manière discrète et efficace le merveil-

leux concourt à l'action dans la tragédie racinienne. Chez les uns, des passions fatales, héritage d'un sang corrompu à sa source; chez les autres, un esprit d'imprudence et d'erreur, qui ne porte pas moins le signe de la fatalité. Sur ceux-là le ciel décharge sa colère, appesantit son bras; aux seconds, il retire sa puissance et " ne leur laisse, comme dit Bossuet, que leur propre faiblesse;" mais tous, poursuivis de son ire ou simplement désertés de sa grâce, ils attendent également son haut domaine sur l'homme, son action sur le drame. Le drame, d'ailleurs, dominé et mû par cette suprême influence, expose avant tout à nos yeux les mobiles apparents, les manifestations communes de l'activité humaine. Nous n'entrevoions, ou plutôt nous ne conjecturons l'acteur divin qui préside aux destinées de l'homme qu'à de rares instants où le rideau des apparences matérielles se soulève ou s'agite. Ce qui est au 1er plan, sous le feu de la rampe, c'est le cœur et ses passions. Voilà le corps véritable du drame; mais si les choses ont un sens secret, si ce corps a une âme, elle est à l'arrière-plan, invisible, et présente et toujours souverainement efficace. Deus absconditus.

Dans ce drame qui est par essence un conflit, la coopération des personnages de chair et de l'acteur invisible doit trouver sa pleine expression dramatique dans un duel furieux de l'homme et de la divinité. A plus d'une reprise, la tragédie de Racine nous offre cet émouvant spectacle. Quand Oreste paraît en scène, il est déjà vaincu du dieu qui s'acharnait à sa perte.

Il ne lui reste plus que la stérile consolation de blasphémer le ciel. Mais il faut bien le comprendre, ces paroles d'Oreste ne sont pas une phrase convenue.

Ce blasphème actuel d'Oreste n'est que la conséquence logique et le fruit naturel de ses longues souffrances. C'est sous cette seule forme que la lutte avec la divinité lui est encore possible. Dans un instant, Oreste n'aura même plus l'âpre satisfaction d'injurier le ciel. La dernière lueur de sa raison vacillante ne pourra plus qu'éclairer d'un rayon tragique la sombre vérité. Ce sera alors cette suprême forme de défi, cette ultime ressource des grands foudroyés du sort, qui est sarcasme amer, véritable riotus de l'ironie s'achevant en démence. Ce duel de l'homme et de la divinité, dont "Andromaque" ne vous laisse entrevoir que la fatale issue, se manifeste à plein dans Phèdre et dans Athalie. Comme dans OEdipe-Roi, un dieu y conduit tout le drame; la lutte de la terre et du ciel est l'unique sujet de la pièce; chaque phase de cet inégal et mystérieux conflit se détache à nos yeux dans une éclatante lumière.

Dès son premier entretien, Phèdre nous fait l'histoire de sa fatale passion. Elle nous dit ses premières tentatives pour apaiser l'intraitable déesse, puis ses inutiles précautions et toutes ses défaites. La voici devant nous blessée, pâle, épuisée de chaleur et de force, plus qu'à demi-terrassée par son invisible ennemie. Quelles que soient pourtant les chances de la défaite, la malheureuse ne renonce pas à la lutte. Elle voudrait se dégager de la terrible étreinte; mais chaque effort qu'elle

tente ressart le noeud qui l'opprime. La nouvelle de la mort de Thésée, les irrésistibles sollicitations d'Œnone, l'accu-
lent malgré elle à son crime. Tout fait donc le jeu de l'impitoyable Vénus. Le mépris d'Hippolyte, son silence superbe pourrait peut-être sauver Phèdre, n'était-ce l'infailible ennemie qui s'acharne à sa perte. Par une péripétie qui achève de mettre au jour le caractère merveilleux de la lutte, les remords même de la malheureuse tournent à sa perte. Miracle d'âme ! merveilleux tout intime, tout moral, qui grâce aux calculs savants de l'art, manifeste le divin de la façon la plus discrète et la plus pathétique.

Il n'y aurait sans doute rien de plus dramatique que le merveilleux de " Phèdre ", si Athalie n'existait pas. Si constante que soit dans la tragédie de Racine l'action surnaturelle des dieux, si dramatique qu'elle paraisse dans Andromaque, Iphigénie et Phèdre, elle pouvait pourtant se produire à la scène dans un jour plus lumineux, et former encore un spectacle plus théâtral. Toutes ces pièces, en effet, ne manifestent le divin que par transparence ou émanation, par rayonnement d'une lumière diffuse dont le foyer est souvent soustrait aux regards. Dans Athalie, Racine tenta de le rapprocher de nos yeux.

Ni dans Phèdre, ni dans Iphigénie, la divinité ne paraît en scène; un scrupule, où il entre sans doute autant de sérieuse religion que de souci du vraisemblable, exclut les dieux du récit final lui-même, ou ne les y fait apparaître que sous for-

me de douteuses visions.

Nous n'avons donc jusqu'ici, pour représenter les dieux, que des passions ou des erreurs fatales. Mais voici que dans Esther, par Mardochée ce personnage mystérieux et fatidique, le ciel prend visiblement possession de la scène, et grâce au Joad d'Athalie, il l'emplit de sa majesté.

Ce n'est pas le lieu d'analyser à fond le rôle de Joad. Mais dans cette grandiose et complexe création, un trait domine tous les autres, la plénitude du caractère sacerdotal. Joad est le prêtre idéal; avec son dévouement aux difficiles devoirs, sa force inébranlable, sa piété profonde, son austérité sainte, sa hauteur hiératique, et ses trésors de certitude. Il est le voyant des choses invisibles, et le témoin ou plutôt l'authentique représentant du ciel. Il fait en lui seul toute la vertu du drame. Aussi, en lui et par lui les gestes de Dieu dans l'action deviennent visibles et s'offrent en spectacle. La face majestueuse est dans un sens véritable le masque saint de l'Eternel. Sa voix est en rigueur celle du Très-Haut.

Et voici qu'au milieu de la fête de la Pentecôte, dans le vestibule du Temple, figure prophétique du Cénacle, des souffles invisibles et véhéments pénètrent de toutes parts sur la scène; écoutez ces battements d'ailes de la colombe:

" Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?

Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?

C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,

Et les siècles obscurs devant moi se découvrent."

Ce que n'avaient osé faire ni les Eschyle, ni les Sophocle, si pénétrés du divin; ce que seul un Virgile avait osé tenter, discrètement, timidement, il était réservé au poète d'Athalie de le produire au grand jour de la scène. Le voilà donc sous nos yeux l'oracle saint que la religion antique a toujours reculé des yeux. Le voilà, sans qu'il en coûte rien à la sainteté de la religion, le voilà qui imprime au drame une majesté unique.

LA VIE.

Tous les principes que nous avons passés en revue la cèdent en importance à un autre plus efficace et plus profond. L'amour lui-même n'est si influent dans la tragédie de Racine, que pour être une émanation choisie d'une manifestation particulièrement énergique de la vraie force qui meut et qui régit tout ici: la vie. C'est à ce dernier principe qu'il faut aboutir pour rendre raison de la richesse, de la vérité et de la force de l'action racinienne.

En s'attachant de préférence à l'âme, c'est la vie que Racine découvre à nos yeux, non seulement dans son théâtre le plus intime et le plus spécifique, non seulement tout près de sa source, mais à sa source même. " Les objets ont des rangs, quoi qu'on dise, et le cœur de l'homme est au premier."

M. Pagnet se trompait étrangement lorsque parlant des caractères de Racine il disait: " ce ne sont pas des " êtres vivants " que ces filiformes " idées abstraites " ces caractères qui peuvent rentrer dans une définition courte et y tenir tout entiers."

(Drame Ancien) M. Pagnet paraît croire qu'on peut nous donner une idée suffisante des choses, en disant qu'Hermione est l'amoureuse posthume, Athalie le tyran, Iphigénie la princesse bien élevée. Il n'est pas dupe de la valeur de telles " définitions." Il sait mieux que personne combien d'éléments moraux se refusent à entrer dans ces formules amincies, aiguës en épigrammes.

Un premier principe de complexité, constant dans les âmes de Racine, est celui que le poète indique lui-même quand il revendique pour ses personnages " une vertu capable de faiblesse." Il y a déjà dans ce mélange un riche levain de vie, et une caractéristique parfaite de la nature humaine. Pascal voyait, on le sait, dans cette contradiction fondamentale un sujet d'invincible étonnement; il fondait là-dessus toute une philosophie de l'humanité. Mais cette duplicité chez Racine devient le premier principe de l'action. C'est un coeur ainsi divisé contre lui-même que se bûte le drame; ces battements attentifs, " ces mouvements continus de systole et de diastole," que Goethe remarquait dans son être moral, l'auteur de Phèdre les constate en lui et chez tout homme, il les communique à sa tragédie où ils se traduisent en larges rythmes d'action.

A ce point de vue d'étude psychologique, Racine est plus

profond que ses modèles grecs: Le Prométhée d'Eschyle, sa Clytemnestre, son Oreste, nous offrent l'image d'une puissance entière, d'une force absolue, dont toute faiblesse s'est retirée. Sophocle fait la part la plus belle à la vérité humaine, mais plus jaloux encore de simplicité d'action, il ne va nulle part, jusqu'à mettre en jeu ces conflits sourds de sentiments, jusqu'à éclairer ces fonds mouvants de l'âme où bouillonne la vie. La complexité humaine dans son théâtre est successive, non simultanée. Les âmes d'abord intraitables, s'amolliant, s'attendrissent sous les coups du malheur et déployant le spectacle de leur pitoyable angoisse; ce ne sont plus à la fin que gémissements et cris, au lieu de la fierté première. Dans quelques circonstances la force et la faiblesse de l'âme se ramassent au contraire sous nos yeux dans un tableau unique. Mais là peut-être se manifeste le mieux la psychologie abstraite du drame ancien. Chez Sophocle, l'analyse sépare les éléments de la vie intérieure; le poète ne laisse plus aux âmes qu'une passion ou une volonté unique; il élimine de leur cœur ce qui pourrait y produire des mouvements contradictoires. Cette sorte de dédoublement compose un noble spectacle, mais produit peu d'action; de plus il nous offre, dans chaque âme prise à part, une image un peu trop analytique et simplifiée de la vie. C'est au point de vue de l'action le quel le moins fécond en luttres véritablement dramatiques. Et, au point de vue de la vie, c'est une peinture incomplète, conventionnelle et froide.

Les personnages de Racine au contraire sont actifs et vivants. la lutte n'est pas en dehors d'eux, elle est en eux, et ils ne sont que lutte. Sujets et enjeux à la fois de ce conflit profond, ils s'y engagent éperdument, s'y consomment tout entiers. Qu'il s'agisse de résister à l'amour, à la jalousie, à l'ambition, à la crainte, à quelque passion que ce soit, c'est contre eux-mêmes avant tout, contre les forces conjurées de leur chair ou de leur esprit qu'ils sont en guerre. " Quelle guerre cruelle ! " gémit Racine, dans un de ses cantiques.

Il y a pourtant dans le théâtre de Racine une pièce où la psychologie rappelle la conception simplifiée des anciens. Il s'agit d'Athalie, et en particulier de l'âme de Joad. Comme l'Antigone de Sophocle, Joad n'est qu'unité et force. De son cœur aussi, la faiblesse s'est exilée et nous la trouvons en quelque sorte incarnée dans Josabeth. C'est que, semblable en un point à ces deux personnages, Joad est le représentant visible ou le témoin de la divinité. Ce n'est plus lui qui vit, c'est Dieu qui vit en lui. Joad donc, pas plus qu'Antigone, ne saurait douter ou faiblir sans renoncer son auguste mission et perdre sa raison d'être. Il est à chaque moment tout ce qu'il est, sous peine de n'être rien. Mais dans ce Joad même qui, à nos yeux, personnifie la foi, on peut encore déceler d'autres éléments de la vie individuelle.

En vérité, la constitution des âmes dans le théâtre de Racine est plus compliquée qu'on ne pense. Il n'y a que l'action chez le poète qui soit simple ou chargée de peu de matière;

l'âme, double en son essence, y est enrichie de déterminations multiples. Quand on aura dit Hermione l'amoureuse, qui ne sait si elle aime ou si elle hait, et qui meurt parce qu'elle connaît qu'elle aime, on n'aura rien dit qui puisse la différencier de Roxane. Athalie sans doute est un tyran, Mais Néron en est un autre, et Mithridate aussi et Pyrrhus tout de même! qui est tenté de les confondre?

Au point de vue de la " race " nous démêlons sans peine dans Athalie une pure créature de sensibilité et d'imagination, pour qui toute idée est image, tout remords, hallucination; l'insatiable crédulité de l'Orient l'incline à rendre hommage aux dieux les plus contraires; dans Néron, d'autre part, il nous est donné de saisir quelque chose de la raison, de l'esprit de calcul et de politique, mais surtout de la dureté et de la superbe romaines. Nous plaçons-nous maintenant au point de vue du " milieu ", que de différences entre ce prince retenu par son mariage, l'ascendant de sa mère, Burrhus, la crainte de l'opinion, etc, et d'autre part cette reine toute puissante, séparée de sa race, isolée dans sa hauteaine indépendante! Et pour ce qui est du " moment," qui ne voit combien l'âge tout seul est riche en déterminations spéciales! L'effet de l'âge sur Néron? c'est une impatience du joug, une folle ardeur de jouir et en même temps des timidités, des scrupules, un reste de docilité. Et l'âge accuse aussi dans Athalie de nouveaux traits individuels: ses troubles, ses remords, ses

velletés de tendresse et tout cet amollissement dont s'étonne son outrage.

Dans chacun des grands rôles du théâtre de Racine, il y a non seulement des traits distinctifs qui se révèlent au premier abord, mais il y a encore, dans les fonds obscurs de l'âme, quelques puissances secrètes qui permettent à l'observateur attentif de ne pas confondre ces âmes. La plus légère variation dans le mélange des sentiments, la plus faible différence de degré dans la chaleur ou l'énergie passionnelle, il n'en faut pas plus pour que le cœur du personnage tragique batte d'une façon qui n'est qu'à lui: nous sentons bien ces différences, mais il n'est pas d'instrument assez subtil pour nous permettre de les mesurer avec exactitude. Il y a en eux quelque chose qui nous fuit, quelque chose qui échappe à nos prises. Pour dérouter à ce point la critique, il faut que le secret de leur nature se confonde avec le secret même de la vie.

Un dernier trait consomme la complexité de ces personnages. Appartenant d'origine et de nature à la plus lointaine antiquité, c'est qu'ils prennent pied pourtant dans la civilisation la plus moderne et en sont tout imprégnés. Antiques et modernes à la fois, Grecs et Français, ultra-naturels en un sens et nonobstant des plus civilisés, ils semblent l'abrégé et comme la quintessence de l'expérience humaine. Universels, ils le sont donc; mais loin que ce soit à la manière d'une nature simplifiée à l'excès et réduite par l'abstraction aux ultimes éléments de

l'humain, leur âme offre en raccourci une parfaite et complète image de toutes les manières d'être ou de sentir qu'a connues l'âme humaine. Depuis les passions toutes physiques et animales (Phèdre) même féroces (Néron) de l'humanité primitive, jusqu'aux délicatesses et aux raffinements de la civilisation la plus courtoise et la plus chrétienne, tout ce qui est de l'homme se retrouve en eux. Souvent une même âme nous offre un symbole pour ainsi dire des civilisations les plus contradictoires, comme par exemple du paganisme et du christianisme dans Andromaque, dans Iphigénie, dans Phèdre; de la rudesse primitive et de la chevalerie dans Achille.

Nous l'avons déjà dit, les personnages de Racine ne sont rien moins que de froides abstractions, qu'ils offrent en perfection la plénitude de la vie. Mais en même temps qu'ils souffrent, ils reconnaissent qu'ils souffrent. Semblables, toujours semblables à l'homme que définit Pascal, de sa pensée, de la conscience claire de son infortune, il tire une partie de sa grandeur.

Il est évident que chez Racine tout est sentiment, tout est passion et tout est vie; à chaque pas, des calculs élémentaires de l'instinct, " des raisons que la raison ne connaît pas," et surtout des cris furieux de la passion.

LA LANGUE.

C'est à Port-Royal que Racine apprit sa langue. " Lorsqu'il sortit de là, en 1658, il était un adolescent fou de littérature. Fou de littérature, il serait peut-être devenu de lui-même. Mais, il est certain qu'il l'était aussi par la faute de ses vénérables maîtres." Nous l'avons vu, Antoine Lemaître, son professeur de rhétorique avait été un avocat célèbre, un orateur à la parole vibrante. Il avait encore de la véhémence, de la chaleur, de l'imagination et du geste. Il gardait dans la solitude, un vif amour pour la littérature qu'il sut communiquer à son cher élève.

C'est aussi dans ses auteurs favoris de Port-Royal qu'il puisa le goût parfait qui est la loi suprême de son style. L'élégance, la propriété des termes, la noblesse de l'expression, le nombre et la cadence des vers, telles sont bien en effet, selon la remarque de La Harpe, les qualités du style racinien.

Un des grands poètes de la France, et de toute nation, Lamartine, a proclamé, en Racine, " la perfection incarnée de la langue poétique en France." Cet éloge si magnifique qu'il soit, n'est pas excessif. Quelques courtes réflexions sur le style du poète nous confirmeront dans cette haute admiration.

Racine possède en perfection les qualités qui font le grand écrivain et le grand poète du théâtre.

Il a d'abord la pureté et l'élégance, sans lesquelles un écrit est indigne du nom de littérature. Mais il a ces qualités nécessaires à un tel point de perfection, il les a si excellemment et si naturellement, que nommer Racine, c'est représenter de suite à tout le monde, ce qu'il y a dans notre littérature de plus pur et de plus élégant.

Telle est la pureté de son style, que la plupart des vers, même en notre temps, où la langue vieillit si vite, n'ont pas une ride et ne datent point. S'ils sont toujours aussi nouveaux, c'est d'abord parce que la propriété des termes y est constante. Soit en effet que Racine use simplement de mots ordinaires, soit qu'il puise ses termes aux sources mêmes latines, ou seulement à ce qu'on pourrait appeler le point le plus élevé de leurs coeurs français, son style a la limpidité et la fraîcheur des eaux vierges. C'est une langue qui n'a pas traversé la littérature et qui ne paraît pas profonde tant elle est pure et transparente.

Ce qui augmente encore cette pureté de style, c'est l'agencement si simple, la syntaxe si naturelle de la phrase. Aucun poète français n'a été à la fois plus libre et plus régulier dans ses tours; aucun n'est plus propre en même temps à illustrer les dogmes des grammairiens et à autoriser les libres esprits réfractaires aux syntaxes absolues; aucun n'a plus exactement suivi la règle principale du français qui est de rendre toutes les nuances de l'idée et tous les modes du sentiment.

La qualité dominante du style racinien, c'est l'élégance

qui se manifeste surtout dans d'heureuses alliances de mots.

Racine excellait dans les rapprochements inattendus, dans les combinaisons expressives qui donnaient aux vocables une beauté toute nouvelle et une force singulière. Ces alliances de mots émaillent à profusion la poésie de Racine. Peut-être pourrait-on les ranger en deux catégories. D'abord celles qui ne sont au fond que des antithèses; instruire dans l'ignorance, l'honneur de l'avilir, déserts peuplés de sénateurs, etc. ces expressions, très admirées, ne sont pas celles dont le poète s'enorgueillissait davantage. Il trouvait plus poétiques tant d'épithètes inattendues ou de tours ingénieux qui brillent à chaque instant dans son style, comme entendre des regards, déjà de ma faveur on adore le bruit, couronnant l'insolence, armer ses yeux d'un moment de rigueur etc, etc. Voilà quelle était la partie vraiment neuve de sa langue; voilà où son élégance était si efficace qu'elle en devenait créatrice.

Cette élégance soutenue a fait naître deux opinions également fautives. Certains n'ont pas su voir l'énergie pourtant bien réelle d'une langue si ornée. D'autres, en plus grand nombre, trompés par la solennité de quelques expressions, et par la politesse du ton dans tous les endroits où la passion se fait courtoise, ont estimé que la vraie marque distinctive du langage de Racine était la noblesse. A ceux qui paraissent obsédés de sa magnificence, faisons observer qu'il a aussi de la simplicité.

Cette propriété est sans doute bien contraire à la doctrine connue des termes généraux. " Ce qui ne l'est pas moins,

ce sont toutes ces expressions du langage commun, qu'on ne remarque pas assez dans la tragédie de Racine. Racine sait réunir l'élégance et la propriété, il sait fondre de même la familiarité avec la noblesse. C'est une harmonie très savante, très simple en ses éléments et pourtant très riche de tons, où tout est à sa place sans que rien attire l'oeil par un relief trop accusé.

Plus admirable encore est l'exquise douceur de son vers musical qui enchante par la mélodie continue, mais qui n'est point monotone, tant le poète a su le couper, sans le disloquer jamais, et le rythmer selon les mouvements les plus délicats de la poésie et du sentiment.

" Je le vis; son aspect n'avait rien de farouche."

" Ariane, ma soeur, de quel amour blessée,

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée."

Mais tout dort: et l'armée et les vents et Neptune."

Si l'on prend soin d'examiner ces derniers vers, on aperçoit aisément que les syllabes les plus sonores y appartiennent aux mots chargés de plus de sens. Et ainsi se vérifie cette parole que " la musique des vers de Racine ajoute aux idées une seconde expression."

Si nous pouvions effleurer tous les points, il faudrait ajouter maintenant que comme le langage de Racine est une joie pour l'oreille, il offre aussi aux yeux de l'âme, à l'imagination, des fêtes sans nombre:

" On voit luire des feux, des étendards "

(Athalie V - 1424)

" De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
 Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
 Ces flambeaux, ces bûchers, cette nuit enflammée
 Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
 Cette foule de rois, ces conseils, ce sénat,
 Qui tous de mon amant empruntait leur éclat;
 Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire;
 Tous ces lauriers encore témoins de sa victoire
 Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
 Confondre sur lui seul leurs avides regards
 Ce port majestueux, cette douce présence."

(Bérénice PP.215 - 216)

Tous ces vers, et tant d'autres: le récit de Thérémène, le songe d'Athalie, la court et saisissante narration du jeune Zacharie, toutes ces images, tous ces tableaux, augmentent singulièrement, le champ d'action de la pièce, le champ de vision du spectateur. C'est bien ici la " facundia proesens " prônée par le poète antique.

En outre Racine possède en excellence les qualités dites dramatiques. C'est d'abord la brièveté qui est sauvée par là de la déclamation et du tour sentencieux. Si nous comparons Racine à quelques-uns de ses prédécesseurs et au plus illustre de

tous, le grand Corneille, nous voyons sur ce point entre les deux poètes, une différence bien remarquable. Les "réitérations" si communes chez l'auteur de "Cinna", ces redondances verbeuses par où s'épanchait le trop plein d'énergie des héros cornéliens, elles sont inconnues à la nouvelle tragédie. "Le mot, un seul mot, suffit aux personnages de Racine pour exprimer leur force:

"Soumis avec respect à sa volonté sainte

Je crains Dieu, chef Abner, et n'ai pas d'autre crainte. Souvent même des rôles entiers, et des scènes entières sont rendus par quelques courtes phrases. Quant aux "sentences" si fort en honneur depuis Sénèque, s'il y en a, elles sont en action, c'est-à-dire des sentiments. Telle, la réponse d'Hippolyte à Théramène au sujet d'Arici.

"Si je la haïssais, je ne la fuirais pas"

Tel, le mot d'Eteocle quand on lui annonce l'arrivée de son frère:

"Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!"

Une conséquence de cette brièveté c'est la force. Cette langue écourtée a des demi mots du plus grand effet dramatique. Nul n'a su, comme Racine, pour le langage aussi bien que pour l'action, "faire quelque chose de rien." C'est Agamemnon qui pressé de questions par sa fille, laisse, malgré lui, tomber sur elle un mot aussi tranchant que le couteau du sacrifice:

"Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?"

Hélas! Vous vous taisez. Vous y serez, ma fille."

C'est Roxane, qui feint d'avoir pitié d'Athalie, et parlant de Bajazet qu'elle vient de faire étrangler, répond à la malheureuse qu'elle va mettre à mort ces simples mots d'une effroyable signification.

" Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui

Par des noeuds éternels vous unir avec lui

Vous jouirez bientôt de son aimable vue "

Enfin ce n'est pas seulement sur les spectateurs que ce langage produit un grand effet. Sa portée, s'exerce avant tout sur les personnages, donc sur le drame lui-même, c'est-à-dire dans cette tragédie où les personnages, les paroles, ont une incalculable influence.

Les mots qui portent coup, sont dans ce drame très nombreux. Dans Andromaque par exemple, nous trouvons presque à chaque instant de brèves paroles qui font une révolution dans l'âme d'un personnage, ou produisent une péripétie capitale dans le drame tout entier. La conduite d'Andromaque ou d'Oreste, de Pylade ou de Pyrrhus est perpétuellement suspendue à un mot.

Si l'on veut voir jusqu'où va, chez Racine, l'effet dramatique d'un mot, qu'on relise seulement la dernière entrevue de Roxane et de Bajazet, qu'on entende le: " Sortez"! qui la clôt. Jamais l'économie de la parole humaine n'eut d'effet plus terrible, et jamais l'éloquence ne produisit à moins de frais un coup de théâtre plus saisissant.

Qu'il nous soit permis de conclure par cette apprécia-

tion judicieuse de M. Ferdinand Loise: Racine, pour l'harmonie des facultés ne peut être comparé qu'à Sophocle et à Virgile. Jamais peut-être, l'art et l'inspiration, le goût et le génie ne furent aussi intimement associés. De là cette uniforme perfection de langage à laquelle on finit par s'accoutumer, au point de n'y plus rien trouver de saillant, parce que tout y est à sa place, et que l'art s'y cache soigneusement sous la limpidité du style. On oublierait que ce sont des vers, si la rime ne le rappelait à l'oreille. Boileau a bien mérité de l'art en apprenant à son ami à faire difficilement des vers faciles. " Rien n'y trahit l'effort, le style est toujours au niveau de la pensée, il se plie à tous les tons; rien de vulgaire, rien d'excessif. Les images semblent naître d'elles-mêmes à l'appel du sentiment. C'est partout le véritable accent des choses. Ce style est tout à la fois si hardi et si sage, si riche et si sobre, si élégant et si simple, que l'harmonie de l'ensemble fait oublier la variété des détails. On est bien loin d'avoir tout dit quand on a appelé Racine le plus pur, le plus noble, le plus harmonieux des poètes. Son originalité la plus rare, dirons-nous avec Lamartine, ce fut d'être " parfait! "

FORMATION CLASSIQUE.

C'est à Port-Royal aussi qu'il a pris cette formation classique, qui fait un homme plus homme " humaniorem " en mettant de l'équilibre dans ses facultés et en lui donnant ce goût de l'ordre, de la régularité, de la méthode. Tout chez lui se

subordonne, s'enchaîne, concourt au but, achève la pensée, ajoute à l'effet. Une science consommée se manifeste par une ordonnance lumineuse. Plus on met d'attention à le lire, plus on admire cette correction si sûre, cette facilité à triompher de toutes les tyrannies de la versification, cette langue à la fois si pure et si hardie, la variété dans la coupe de la phrase, le naturel dans le mouvement du discours, la logique cachée, mais partout sensible; la délicatesse des transitions, la diversité des tons, l'économie des moyens, la gradation des plaidoyers, la hauteur de l'ironie, la passion avec ses retours aussi bien que ses éclats délirants, une psychologie non moins fine que profonde, une puissance qui s'élève sans efforts à la hauteur des plus tragiques situations, acceptant toutes les difficultés, engageant toutes les luttes et en sortant toujours vainqueur; enfin, relevant, éclairant, colorant tout, le reflet de la plus belle imagination, le merveilleux rayon de poésie. Que d'esprit caché sous le naturel ! Que d'art dissimulé sous l'émotion et d'émotion contenue par l'art. Quelle aisance dans la grandeur et quel dédain pour l'air de bravoure.

Chez Racine jamais rien qui offense ni même qui étonne, rien d'étrange, sa manière comme sa physionomie est d'une beauté heureuse, ouverte sans être banale, d'une de ces beautés incontestables et qui existent pour tous. C'est le comble de l'art.

Mais il ne faut plus que conclure: Racine c'est le drame simple, vraisemblable, pathétique; Racine c'est la tragédie païenne christianisée: fruit de la double éducation janséniste et grecque reçue à Port- Royal.

LISTE DES AUTEURS LUS OU CONSULTÉS.

SAINT-REMY.-	Histoire de Port-Royal. Tomes 1,2,3,6.
" "	Les Lunds.
" "	Portraits Littéraires.
Paul Mesnard.-	Racine. Tomes 1,2,4,7.
A. Rozier.-	Racine et Port-Royal.
Laroumet.-	Racine.
Faine.-	Nouveaux essais de critiques littéraires.
J.J.S.Roy.-	Henri IV.
Houston.-	Littérature française.
Des Granges.-	Précis de la littérature française.
Deumie.-	Histoire de la littérature française.
Lemaire.-	Histoire de la littérature française.
F.Brunetière.-	L'évolution des genres.
C.Michaut.-	La Bérénice de Racine.
P.Singler.-	Théâtre choisi de Racine.
R.Sablon.-	Les méfaits du théâtre.
M.R.Monlaure.-	Angélique Arnauld.
Gigord.-	Théâtre de Racine.
Crane.-	La société française au XVIIe siècle.
L.Gauthier.-	Portraits du XVIIe siècle.
P.Gaborit.-	Le XVIIe siècle.
P.Robert.-	La poétique de Racine.
Merlet.-	Etude sur les auteurs français.
B.Faguet.-	Etudes littéraires.

H. Carnel. * Œuvre de Racine.
 Jos. De Meestre. * Œuvre complète de Jos. De Meestre.
 Louis Racine. * Comparaison de l'Hippolyte d'Euripide
 avec la tragédie de Racine.
 F. Leise. * Auteurs français.
 V. Hugo. * Critique sur le style de Racine.
 P. Gaborit. * Le beau dans les œuvres littéraires.
 P. Mouchard. * Œuvre de Racine.
 Petit de Julleville. * Histoire de la littérature.
 Madame de Sévigné. * L. lettres.
 L. Gauthier. * Étude du jansénisme.
 A. Delcourt. * La Bible dans Racine.
 Eug. Pasquier. * Le christianisme et la littérature
 française.
 M. A. Biquier. * Histoire de l'Eglise.
 M. Barthélémy. * La vérité sur le jansénisme.
 A. Rozier. * Pascal et Port-Royal.
 Revue des deux mondes. * Euripide et ses idées.
 J. M. Delcourt. * La littérature grecque.
 P. Gaborit. * L'antiquité.
 Herper. * School Classics.
 Minetoury. * Short History of French Literature.
 "Revue littéraire."
 "Le mois littéraire."
 "Encyclopédie catholique."

Revue littéraire de l'Université d'Ottawa.

* Revue canadienne."

L'ami du clergé.